

# Larson

## La Jungle *La règle des trois*

It It Anita p.12 Peet p.14 Yamila p.16 Mathilde Fernandez p.17 Typh Barrow p.18 Jacques Duvall p.42  
La fin de la Médiathèque p.22 Pouvoir & musique p.28 La musique jeune public en 2026 p.36



Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.  
1099 BRUXELLES/X  
1/1746

AUTORISATION  
Bureau de dépôt :  
Bruxelles/x





# les ara lunaires

ARLON  
EST UNE  
SCÈNE

DU 29 AVRIL AU 3 MAI

WWW.ARALUNAIRES.BE

grande première **CAZAAR** création ara26

ASFAR SHAMSI - BLU SAMU - ELLIS-D  
FOREVER PAVOT - EAT-GIRLS SEXTET - Y  
GLASS MUSEUM - MEIMUNA - KAITO-KAI  
ALEXANDER FLOOD - HONK - GAIA BANFI  
GLYDERS - YAANG - SUSOBRINO - MARTA  
LA FLEMME - SUNFLOWERS - CISKA CISKA  
STONKS - THE BRUMS - PARADOXANT  
LOVELACE - ALICE GEORGE PEREZ  
WHITE CORBEAU - CHEAPJEWELS - P-H  
JULIE RAINS - KOALA DISCO - SIAN ABLE  
THOMASLOVEFASHIONVERVIERS - MARÛ  
LAUVEMETENDER - BULIE JORDEAUX  
COUP DUR - FATOOSAN - LE RIKIKI CLUB

+ DES APÉROS, UNE BALADE À VÉLO, UN CONCERT À LA FERME,  
UN SPECTACLE POUR ENFANTS ET UN GRAND TOURNOI INTERNATIONAL

DE CHAISES MUSICALES



# EMERGE!

SHOWCASE FESTIVAL

EDEN  
CHARLEROI

10/04/2026

21/18€/15€

WWW.EDEN-CHARLEROI.BE

BO MENG • BON PUBLIC • CALLING MARIAN (FR) •  
cheapjewels • C.L.E.O 2.5.A.7 • FENNE KUPPENS •  
FRED GATA • HUNTER • HYPERCONTENT! •  
INSTNT • NENA PLANETA • NOISY NUNS •  
PYO • SANTOS LOVELL (BR) • SHTËPI (UK) •  
TOMAS CASELLA • TJE • YOSEF •  
AND MORE TBC



15<sup>TH</sup> EDITION



1<sup>ER</sup> MAI 2026

**EXCL!** LUTHER DICKINSON & JD SIMO (USA)  
**ROBERT FINLEY** (USA) - **THE BUTTSHAKERS** (FR)  
**JESSIE LEE & THE ALCHEMISTS** (FR)

THOMAS FRANK HOPPER (BE) - **JOVIN WEBB** (USA) - SERGI ESTELLA (ES) **EXCL!**  
**EXCL!** **THE ANIMEROS** (USA) - CONNOLLY HAYES (UK) - **CABANA BELGICANA** (BE)  
EDDY SMITH & THE 507 (UK) - **BIG DAVE AND THE DUTCHMEN** (BE)



PRÉVENTE <15.04.26: 45€ - CAISSE: 50€

WWW.ROOTSANDROSES.BE - LESSINES (BE)



**Conseil de la Musique**  
Rue Lebeau, 39  
1000 Bruxelles  
conseildelamusique.be

**Contacteur la rédaction**  
larsen@conseildelamusique.be

**Directrice de la rédaction**  
Claire Monville

**Comité de rédaction**  
Nicolas Alsteen  
François-Xavier Descamps  
Juliette Depré  
Maïlis Elliker  
Christophe Hars  
Claire Monville

**Coordonnateur de la rédaction**  
François-Xavier Descamps

**Rédacteur**  
François-Xavier Descamps

**Collaborateur-trices**  
Nicolas Alsteen  
Julien Broquet  
Victoria De Schrijver  
Jean-Pierre Goffin  
Louise Hermant  
Chelsea Kinzunga  
Véronique Laurent  
Jean-Philippe Lejeune  
Luc Lorfèvre  
Jacques Prouvost  
Philomène Raxhon  
Stéphane Renard  
Dominique Simonet  
Didier Stiers  
Diane Theunissen  
Julien Winkel

**Relecteur-riche**  
Maïlis Elliker

**Couverture**  
La Jungle  
©Studio Derville

**Promotion & Diffusion**  
François-Xavier Descamps

**Abonnement**  
Vous pouvez vous abonner  
gratuitement à Larsen.  
larsen@conseildelamusique.be  
Tél. : 02 550 13 20

**Conception graphique**  
Mateo Broillet  
Jean-Marc Klinkert  
Seance.info

**Impression**  
Snel

**Prochain numéro**  
Mai 2026



**FÉDÉRATION**  
WALLONIE-BRUXELLES

**rtbf** .be

**LE SOIR**

**sabam**  
for culture

**Crédits**  
Dominique Brion  
Romain Garcin  
Jazz Station  
Bernard Babette  
Marc Wathieu

P.14

Le réveil de Peet



P.18

Typh Barrow, la guerrière au cœur tendre



P.24

Les petits lieux de concerts en souffrance



P.32

La Jazz Station : déjà 20 ans



P.36

Le jeune public a la cote !



P.42

Jacques Duvall, simplement cultissime



Édito

Larsen aurait pu parler du climat. Pas celui qu'on subit dehors, mais celui – instable – dans lequel on travaille, on crée, on décide. Les tensions sont réelles. Les incertitudes aussi.

Larsen a plutôt choisi de poser son regard ailleurs : que signifie, pour notre patrimoine, la disparition de la Médiathèque Nouvelle ? Ce n'est pas seulement la fin d'une institution. C'est le devenir de quatre cent mille supports collectés en septante ans. Une mémoire organisée, une cartographie sonore de notre histoire musicale. Que va-t-elle devenir ? Un patrimoine ne sert à rien s'il dort. Il ne sert à rien non plus s'il se disperse ou disparaît dans l'indifférence. De quoi se nourrit le futur si nous laissons filer les traces du passé ?

Autre question, plus inconfortable : celle du pouvoir. Relations hiérarchiques, dérives, abus dans l'enseignement artistique et les arts vivants. À différentes échelles, nous détenons tous-tes une part de pouvoir. Petite ou grande. Qu'en faisons-nous ? Comment l'exerçons-nous ?

Patrimoine et pouvoir relèvent d'une même responsabilité. Dans une société où l'abus semble parfois se banaliser, il devient urgent de réhabiliter une autre posture : celle de la conscience, de la retenue, du soin. Prendre soin de nos archives, de nos lieux, de notre mémoire. Prendre conscience – et soin – aussi, de la manière dont nous exerçons notre influence sur autrui.

**Claire Monville**

## En Couverture

p.8 ENTRETIEN La Jungle

## Ouverture

p.4 ARRIÈRE-PLAN Angelina Tirard/SLUUUR  
p.5 AFFAIRES À SUIVRE  
p.6 EN VRAC

## # rencontres

p.12 It It Anita  
p.13 Cheapjewels/Soless  
p.14 Peet  
p.16 Yamila  
p.17 Mathilde Fernandez  
p.18 Typh Barrow  
p.19 Simon Fransquet  
p.20 Raphaële Germser/ML  
p.21 Trio Les Heures Bleues

## Articles

p.22 AVANT-PLAN La fin de la Médiathèque  
p.24 360° Les lieux de concerts en souffrance  
p.28 180° Arts de la scène et relations de pouvoir ?  
p.31 APERÇU Les rencontres stéréo  
p.32 IN SITU La Jazz Station  
p.34 DÉCRYPTAGE L'art de finir un disque  
p.36 180° Le sursaut de la musique jeune public

## Les sorties

## Bonus

p.42 CULTE Jacques Duvall  
p.44 4X4 Laurent Doumont  
p.45 ARRÊT IMAGE Guillaume Van Ngoc  
p.46 J'ADORE... Apex Ten  
p.46 L'ANECDOTE Kris Dane

# Dans la famille SLUUUR, on demande Angelina Tirard

**Le 11 avril prochain, Les Halles de Schaerbeek feront trembler les murs avec SLUUUR, nouveau rendez-vous dédié aux scènes punk et alternatives.**



TEXTE : DIANE THEUNISSEN

À l'initiative : Angelina Tirard, coordinatrice des événements musicaux des Halles, enfant des collectifs et des backstages. « C'est la première fois que je programme un festival de façon professionnelle mais ça fait des années que je touche à ça », nous glisse Angelina, la voix calme et posée. Avant SLUUUR, elle fait ses armes entre Arlon et Bruxelles : projets montés avec des ami-es, production apprise sur le tas, énergie DIY chevillée au corps. Aux Halles, elle débute par le spectacle vivant, jusqu'au coup d'arrêt brutal de 2020 : « Le Covid est arrivé, on a produit beaucoup d'événements pour les annuler en dernière minute, c'était assez démoralisant ». Besoin d'air. Elle part alors sur la route comme tour manager auprès d'Amyl and the Sniffers, DIIV et Curtis Harding, sillonne les salles et festivals européens, observe, engrange. Deux ans plus tard, retour à Schaerbeek : « J'adore ce lieu, je le trouve magnifique, j'adore les équipes et les collectifs avec lesquels j'ai pu travailler ».

Le déclic survient à la lecture du dernier rapport de Scivias. Les chiffres sur la sous-représentation des personnes FINTA sur les affiches – et dans les équipes de programmation – l'interpellent. « Je me suis dit : « on ne peut pas passer à côté de l'occasion d'avoir un festival de punk où on visibiliserait les artistes sexisé-es ». » Mais hors de question d'en faire un argument de vente : « C'est juste un festival de punk (...) Ce n'est pas un genre musical, d'être un-e artiste sexisé-e ».

Pensé comme un espace de ralliement, de découverte et de réflexion, SLUUUR assume pleinement sa dimension pluridiscipli-

naire. Au programme : une dizaine de lives – de Baby Volcano à Blaank, en passant par Coucou c'est moi et Isabella Strange – mais aussi une conférence, une expo photo, un plateau radio, un cercle de parole en mixité choisie et des ateliers d'initiation musicale. Lors de notre entretien, nous lui confions d'ailleurs combien il est précieux de voir un festival qui ne se cantonne pas à la musique mais qui crée de l'espace pour dialoguer, apprendre, faire communauté. Elle acquiesce : « La volonté de cet événement, au-delà d'avoir seulement des concerts, c'est de montrer à quel point c'est une scène ultra dense et variée, qui mobilise des passionné-es dans plein de disciplines différentes ».

Fidèle à son ADN collectif, Angelina ne construit pas le projet dans son coin. Elle s'entoure de Camille Loiseau, de la branche FMiniste de Radio Panik, de Radio Vacarme, de Pullet Rocks, de Superconcerts, de Scivias, ainsi que de Lyne BNC et Clarisse Lafarge. Ensemble, elles imaginent les thématiques, le plateau radio et les espaces de discussion. « J'avais envie d'entendre ce que les gens ont à dire. Je trouve ça moins intéressant de venir avec nos questionnements à nous en tant qu'institutions. »

Plus qu'un festival, SLUUUR se veut un point de ralliement : « On ne veut pas prétendre créer quelque chose qui n'existe pas. On a surtout envie d'être un relais ». Une caisse de résonance pour une scène encore trop souvent reléguée en première partie – et un lieu pour connecter les musicien-nes entre elles. Le punk comme catalyseur, la communauté comme horizon.

©MICHEL GELINNE



# tournai-mali

# blues-fusion

## Nerami

### “Mélange” en bambara (Mali)

Nerami lance un pont vibrant entre le blues malien et le rock/boogie européen. Né de la rencontre de musiciens belges et maliens, le groupe mêle instruments traditionnels (n'goni, tama et doun) aux guitares électriques, basse et batterie, le tout sur des chants en bambara et en anglais. Une expérience qui n'est pas sans rappeler la musique de Tinariwen ou Kel Assouf. Habitué aux tournées, Nerami sera en concert en divers lieux de la Fédération Wallonie-Bruxelles en mars 2026.

# pop-rap

# clip

## Zedie

### Abysses

Avec son dernier single, Zedie pousse un peu plus loin le curseur de sa pop-rap, sombre comme les eaux profondes de son clip. Un titre également proche d'une esthétique ambient, avec aussi des inserts d'éléments concrets (bris de verre, vagues...). On dispose de peu d'infos sur cet artiste bruxellois, belgo-nigérian, si ce n'est qu'il se présente sur son compte insta comme une “popstar en devenir” et qu'on adhère à son univers dark à l'imagerie très léchée.



# website

# ressources

## EllesFontDesSpectacles.be

### Endiguer les VHSSD

E\*FDS est une nouvelle plateforme de lutte contre les violences sexuelles, sexistes, harcèlement et discriminations dans le secteur des arts de la scène. Inspirée du collectif Elles\* font des films et développée par diverses fédérations professionnelles, elle fournit aux acteur·rices du spectacle vivant (cirque, danse, musique et théâtre) des ressources et des outils concrets pour le bien-être au travail et ce, en vue de lutter contre les inégalités de genre et les rapports de domination.



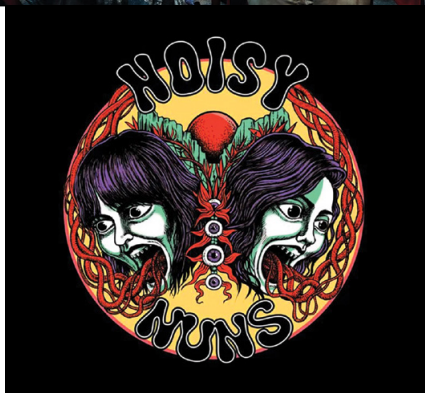
# duo

# riot-girls

## Noisy Nuns

### Grrrrrrrrr

Les nonnes bruyantes, c'est Leila Alev aux claviers/chant et Melissa Morales à la batterie/chant. Loin d'être des inconnues de notre scène musicale, on a déjà entendu ces drôles de religieuses dans des formations aussi différentes que Moaning Cities, SOROR, Doria D ou Dario Mars. Elles prêchent aujourd'hui leurs bonnes paroles lors d'événements plutôt underground et décrivent leur musique comme une trinité réunissant punk, dreampop et rock. Des sœurs bien catchy ! Amen.



# album

# indie-pop

## Capsuna

### can't versus can't

Capsuna réunit des musicien·nes des quatre coins du globe (USA, UK, Grèce, Belgique), tous·tes échoué·es à Bruxelles pour composer ensemble une indie pop aux accents slacker, mélodique et traînante. *can't versus can't* est le premier album du groupe, paru fin 2025, faisant suite à deux EP, et il devrait plaire aux amateur·es de sons lo-fi, de Beach House ou de Yo La Tengo. Le groupe se produit régulièrement et sera en tournée dès ce mois de mars.



# En vrac...



© BERNARD BABETTE

## • Du F. dans lo txto 2026

**Lou K & Edouard Van Praet remportent cette édition**

Iels étaient quatre à se partager la scène de la Rotonde du Botanique ce vendredi 13 février. Le concours avait reçu un peu plus de 250 candidatures lors de son lancement. Le jury a départagé les quatre finalistes du concours lors d'une soirée ponctuée de prestations de très haute qualité. C'est l'association Lou K & Edouard Van Praet qui a tiré son épingle du jeu, avec un live hyper énergique et une occupation de scène captivante. Brice Ninck est reparti avec le second prix de cette finale 2026 et aussi de nombreux prix "coups de coeur". Béranger 2000 et Cyelle complètent le palmarès et repartent avec de nombreux prix offerts par les partenaires du concours (concerts, résidences, coaching...).

## • iNOUÏS du Printemps de Bourges

**cheapjewels pour représenter la FWB**

La prochaine édition des iNOUÏS du Printemps de Bourges, un tremplin national français à destination des talents émergents, se tiendra dans le cadre du Printemps de Bourges du 14 au 19 avril 2026 : un rendez-vous incontournable pour découvrir la scène musicale de demain. Après une sélection exigeante menée par plus de 350 professionnel·les, une trentaine d'artistes émergent·es monteront sur scène pour se faire repérer, bénéficier de formations et concourir pour des prix prestigieux. Parmi elleux, notre compatriote cheapjewels, rappeuse aux sonorités sombres et autotunées. Elle sera à suivre de près lors de cet événement qui lance la saison des festivals français.

## • Concours Supernova

**Qui a "gagné"?**

Le Concours Supernova est une compétition musicale dédiée à la musique classique et spécifiquement aux jeunes ensembles de musique de chambre. C'est un prix d'encouragement et un tremplin professionnel pour de jeunes musicien·nes classiques belges qui sont encore au début de leur carrière. Il s'adresse à des ensembles de 2 à 5 musicien·nes maximum dont la moyenne d'âge ne dépasse pas 30 ans. Le concours est bi-communautaire et est soutenu par Klara, le Klara festival, RTBF-Musiq3, les Jeunesses Musicales, Chamber Music for Europe et quelques centres culturels flamands. La finale de cette 12<sup>e</sup> édition du concours s'est déroulée le dimanche 18 janvier au Singel à Anvers et les deux lauréats de l'année sont un quatuor de saxophones, le Quatuor Effel, et un quatuor à cordes, le Quatuor Naka. Le Quatuor Effel est un jeune ensemble international de musique classique basé à Bruxelles et fondé en 2023 au Conservatoire royal de Bruxelles, avec en son sein Kristóf Havasi (saxophone soprano), David Patyra (saxophone alto), Jorge Esteban Larreina (saxophone ténor) et Kacper Puczek (saxophone baryton). Ensemble, ils réinventent la musique "classique" à travers le saxophone. Ils ont déjà pu remporter d'autres prix prestigieux.

## • Conservatoire de Bruxelles

**Lo chantier a (enfin !) débuté on février**

Le Conservatoire royal de Bruxelles (un complexe historique emblématique de la capitale) s'apprête à entrer dans une nouvelle phase de son histoire : les travaux de rénovation complète ont débuté en février 2026. Un projet ambitieux visant à rénover et moderniser les bâtiments historiques du Conservatoire, qui accueillent une grande partie de la formation musicale et artistique à Bruxelles, tout en adaptant les espaces aux besoins contemporains des étudiant·es et du public. L'intervention comprendra des améliorations structurelles, la restauration du patrimoine architectural et la création d'installations plus fonctionnelles pour l'enseignement et les performances musicales. L'objectif est de préserver l'identité patrimoniale du lieu tout en le dotant d'infrastructures modernes, dans l'esprit du rôle culturel majeur que joue l'institution dans la vie musicale bruxelloise et internationale. Ce chantier, qui marque une étape importante après plusieurs années de préparation, devrait transformer le Conservatoire en un pôle d'excellence renouvelé, renforçant la position de Bruxelles comme "centre" culturel européen.

## • Wajdi Riahi

**Artiste en résidence à Flagey**

Figure incontournable de la scène jazz en FWB, Wajdi Riahi s'est imposé comme l'un des pianistes les plus singuliers de sa génération. Né en Tunisie, installé à Bruxelles, il développe un langage musical profondément personnel, où le jazz contemporain dialogue avec des influences nord-africaines, classiques et improvisées. En 2026, Wajdi Riahi est artiste en résidence à Flagey, un temps fort qui lui permettra de déployer pleinement son univers, entre créations inédites, collaborations et concerts. Une résidence attendue, qui confirme son rôle central dans le paysage jazz actuel et promet une exploration musicale qui ravira les amateurs de la note bleue.

## • Sound Track 2025-2026

**Stonks, Nemode et All-Turn sont les lauréats**

Sound Track est un parcours de soutien et de valorisation de talents émergents de la scène musicale belge, organisé par les associations flamandes VI.BE et Clubcircuit avec le soutien de plusieurs salles partenaires. Ce dispositif est articulé en plusieurs temps forts comprenant des phases de sélection, un coaching personnalisé, des finales régionales et un accompagnement sur une année entière pour les artistes lauréats (avec répétitions, résidences, opportunités de concerts en club et festivals, studios d'enregistrement, visibilité médiatique, etc.). Près de 1.297 candidatures avaient été reçues au printemps 2025, faisant de cette édition l'une des plus importantes jusqu'à ce jour. Une sélection professionnelle de jurés en a retenu 144 artistes pour des tours préliminaires. En fin de processus, ce sont 48 finalistes qui se sont affrontés lors de finales locales à la fin de l'année 2025, dont la finale bruxelloise à l'Ancienne Belgique. Au terme de ces finales régionales, 18 artistes ou groupes ont été désignés lauréats Sound Track : ce sont ceux qui bénéficieront du programme complet d'accompagnement sur l'année 2026. Pour la région de Bruxelles, les lauréat·es sont : All-Turn, Nemode et Stonks. Nemode est un groupe émergent de la scène bruxelloise, connu pour sa fusion de rock alternatif avec des éléments électroniques et autres beats. Stonks est une formation indie/rock bruxelloise, à l'énergie post-punk, bien connue de nos pages.

## • **PlayRight & la programmation des artistes locaux** **On doit mieux faire en Belgique!**

La musique belge demeure largement sous-représentée sur les plateformes de streaming, alerte PlayRight dans un communiqué de presse émis à l'occasion de la Semaine de la Musique Belge. PlayRight est une société belge de gestion collective, chargée de percevoir et de répartir les droits voisins des artistes-interprètes et des producteurs de musique. PlayRight en appelle ainsi à une meilleure valorisation des artistes locaux. Selon le Top 200 hebdomadaire de Spotify (Flandre et FWB, 100 entrées par semaine chacune), la consommation de musique y est par exemple nettement inférieure à celle observée aux Pays-Bas ou en France et la part d'artistes belges ne dépasse jamais 10% des classements nationaux, contre jusqu'à 70% chez nos voisins français. Cette situation ne reflète ni la richesse de la production locale (avec 50 à 100 nouveaux titres belges chaque semaine) ni l'intérêt du public, confirmé par les scènes, la radio et justement le Top 100 PlayRight. Face au manque de soutien des plateformes, PlayRight rappelle l'importance de ce classement entièrement dédié au répertoire local et appelle, à l'occasion de la Semaine de la Musique Belge, à des actions concrètes pour renforcer la visibilité de la création nationale. Pour info, Larsen relaie chaque semaine, sur sa homepage et ses réseaux, une nouvelle entrée du Top 100 francophone.

## • **Concours international d'art lyrique de Namur** **– Jodie Devos**

### **Les Belges à l'honneur**

La troisième édition du Concours international d'art lyrique de Namur – Jodie Devos s'est déroulée le 7 février 2026 au Grand Manège de Namur/Concert Hall. Une finale publique accompagnée par l'Orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie sous la direction d'Ayrton Desimpelaere. Parmi les cinq finalistes, la soprano belge Alice Hermand (25 ans) s'est imposée comme la grande révélation de la soirée. Elle remporte le Premier Prix, le Prix du public et deux autres distinctions, séduisant le jury via un programme proposant *Mignon* d'Ambroise Thomas ou *Idomeneo* de Mozart. La soprano belge Margo Jacquart décroche le Troisième Prix, confirmant un parcours artistique déjà remarqué, tandis que la mezzo-soprano Caroline de Mahieu se classe cinquième. Désormais placé sous le patronage symbolique de Jodie Devos, le concours affirme plus que jamais sa mission : accompagner l'émergence de jeunes talents lyriques, en particulier sur la scène belge.



© KWABENA SEKYI APPIAH-NTI

## • **Camillo Yombo**

### **remporte un MME award**

Les Music Moves Europe Awards (MMEA) figurent parmi les distinctions européennes les plus prestigieuses consacrées aux artistes émergentes. Porté par l'UE, ce prix vise à repérer et accompagner les talents appelés à façonner l'avenir de la musique sur le continent. Au fil des éditions, les MMEA ont révélé des artistes aujourd'hui incontournables sur les scènes internationales, parmi lesquelles Adele, Stromae, Dua Lipa, Zaho de Sagazan ou Yamè. Au-delà de la reconnaissance, les MMEA offrent une véritable rampe de lancement à l'échelle européenne, en favorisant la circulation des artistes, le développement de carrières internationales et le rayonnement d'une musique qui dépasse largement les frontières linguistiques et culturelles. Dans ce contexte, Camille Yemba a dévoilé un nouveau single, *Je ne l'ai jamais dit à personne*. Un titre plus intimiste qui esquisse les contours de son premier album attendu au printemps 2026.

## • **Fin de chantier**

### **Bozar révèle sa salle M et son Studio**

Au cœur de Bozar (Palais des Beaux-Arts de Bruxelles), la Salle M et le Studio rouvrent après une vaste rénovation entamée en mars 2024. Acoustique, isolation, sécurité et équipements techniques ont été entièrement modernisés, tandis que des éléments originaux de Victor Horta, autrefois masqués, ont été révélés. La Salle M affiche désormais une capacité d'accueil de 471 places exactement (ainsi que cinq emplacements destinés aux personnes à mobilité réduite). Doté de nouvelles installations scéno-techniques, le Studio adopte quant à lui une esthétique plus sobre. Le tout est le résultat d'un chantier ayant coûté 11 millions d'euros et soutenu, notamment, par Beliris aux côtés de la Régie des Bâtiments et de Bozar sur fonds propres. Le projet a été mené par l'Atelier d'Architecture Pierre Hebbelinck, assisté par Artsceno, Kahle Acoustics, Arcadis, Jos Vandenbreeden et Martial Prévert.

## • **Prix de composition Sabam 2026**

### **Nathanaël Paulis et Adrien Sassier sont primés**

Une initiative de la société belge des auteurs, compositeurs et éditeurs (Sabam) a désigné six jeunes talents, primés lors de ses Prix de composition 2026. Ils sont invité·es à écrire chacun une œuvre originale pour piano inspirée d'un grand compositeur belge. En 2026, cette 3<sup>e</sup> édition du Prix de composition Sabam distingue donc une fois encore de jeunes talents diplômés de master avec mention en composition. Ils sont invité·es à créer une œuvre originale pour piano d'environ cinq minutes, inspirée de *The Oriole* and *the Lark* du compositeur belge Lodewijk Mortelmans. Deux lauréats francophones démarquent : Nathanaël Paulis, du Conservatoire de Liège, violoniste et compositeur de musique de jeux vidéo, qui puise son inspiration dans ses voyages culturels et sa passion pour la cuisine. Et Adrien Sassier, diplômé du Conservatoire de Mons, pianiste autodidacte ayant commencé le piano à 16 ans. Leurs œuvres, à l'instar de celles des autres lauréats internationaux, formeront une série de variations uniques et seront présentées lors de la remise des prix en janvier 2027.

## • **LVDV**

### **Grand gagnant de la première édition de Plagground**

Quelques semaines après le lancement de son programme Playground, dédié à la découverte de nouveaux talents rap, Tarmac (la webradio hip-hop de la RTBF) a révélé le nom de son grand gagnant. Il faudra donc désormais compter avec LVDV, aka Loan Van der Veken, jeune rappeur originaire de Marche-en-Famenne. Pierluxx, son coach dans cette "Nouvelle École" sauce belge, avait directement repéré son potentiel, enfoui sous un flow nonchalant. *"Il avait déjà tout ce qu'il fallait. Il lui manquait juste le bon environnement, la bonne prod, le bon studio. Je savais que LVDV allait tous nous choquer. Je le voyais vraiment bien gagner dès le début"*, commente-il sur le site de la RTBF. La vie du jeune artiste a joué d'un bon coup de boost suite à cette "victoire", il va enchaîner les premières parties et est déjà annoncé dans divers festivals cet été (Esperanzah!, Francofolies de Spa). On parle aussi de nouveaux singles, ils feront suite à l'EP, SORA, sorti en juin 2025, qui comprend notamment le très bon son, *Paradis*.



© STUDIO DERVILLE

#album

#rock

# La Jungle

## La règle des trois

INTERVIEW : NICOLAS ALSTEEN

Après une décennie passée en couple, La Jungle révisé la composition du ménage. Métamorphosé en trio le temps d'un septième album studio, le groupe montois renforce ses acquis et accentue sa force de frappe. À la barre du nouveau *An Order Of Things*, la formation double ses batteries. Triple transe garantie.

**S**ous le ciel gris d'un hiver à Charleroi, La Jungle s'apprête à illuminer le printemps. Le groupe montois prépare son coup à l'ombre du Rockerill. C'est là, au cœur des vestiges de la sidérurgie wallonne, que l'on retrouve les gestionnaires d'un haut fourneau alimenté en combustibles divers : krautrock épiléptique, cavalcade noise rock ou math-rock calculé pour danser dans un monde de rave sont toujours à l'ordre du jour. En revanche, le duo n'est plus. En 2026, La Jungle forme un triangle délimité par une guitare et deux batteries : un format équilatéral à l'origine d'un disque profilé pour bousculer les certitudes. Attablé dans sa nouvelle configuration, Le Jungle raconte *An Order Of Things...* en reprenant les choses depuis le début.

**La Jungle émerge en 2015 avec la sortie d'un premier album. En jetant un coup d'œil dans le rétroviseur, quel regard portez-vous sur ce disque ?**

**Rémy Venant (batterie) :** Il a été composé à Mons, dans un garage, chez mes parents. À l'époque, nous sommes partis à Charleroi pour présenter notre musique aux gens du Rockerill. Ils se sont montrés ultra enthousiastes et motivés à l'idée de soutenir notre premier enregistrement. Quand ils nous ont demandé si nous envisagions de presser des vinyles, nous avons répondu que ce serait top d'en avoir 500 exemplaires. Là-dessus, ils nous ont rétorqué que nous étions de doux rêveurs. Depuis lors, nous avons dû rééditer ce premier album à trois reprises...

**Mathieu Flasse (guitare) :** Ce premier album était surtout un prétexte pour partir en tournée. Six mois plus tard, nous avons enregistré le suivant. Ces deux disques restent, dans notre histoire, des exceptions. Car ils tiennent à notre présence dans un local de répétition. Ce lieu est indissociable de nos débuts... Les concerts sont ensuite devenus nos principaux centres de résidence.

**RV :** Au départ, j'imaginai qu'on pouvait, avec un peu de chance, tabler sur quinze prestations par an. Mais le rythme s'est rapidement emballé... Il y a quelques jours, nous avons passé le cap symbolique des 700 dates jouées à travers le monde...

**Voilà un moment que votre zone d'influence a largement dépassé Mons et Bruxelles. L'engouement que votre musique suscite à l'étranger, ça vous étonne parfois ?**

**RV :** J'ai plutôt envie de dire que ça nous surprend à chaque fois ! Débarquer à Toulouse et jouer devant 300 personnes qui pogotent avec un t-shirt de La Jungle sur le dos, ça reste un peu invraisemblable...

**Sur le plan visuel, votre septième album s'inscrit dans le prolongement d'une tradition : la pochette du nouveau *An Order Of Things* est, une fois encore, à mettre à l'actif de Gideon Chase. Le travail de ce peintre américain a-t-il contribué à définir la personnalité de votre projet ?**

**RV :** Complètement. D'ailleurs, il y a des gens qui achètent uniquement nos vinyles sur la base de la proposition visuelle. Les peintures de Gideon Chase sont intrigantes. Elles accrochent le regard. Les disquaires nous racontent que, de temps à autre, des clients passent à la caisse avec un vinyle de La Jungle sans avoir la moindre idée de notre style musical...

**MF :** La pochette du nouveau *An Order Of Things* met de nouveau une œuvre de Gideon Chase à l'honneur. Cette peinture colle parfaitement à l'évolution de notre projet. On y voit trois personnages, dont un "Musclor" qui déboule en plein milieu du jeu de quille. Il s'agit, bien évidemment, d'un clin d'œil à l'arrivée de David (Temprano, - ndlr), notre deuxième batteur.

**RV :** Il est important de souligner que Gideon Chase n'a jamais esquissé le moindre trait en songeant à La Jungle. Toutes les peintures utilisées pour les pochettes préexistent dans des galeries d'art. Nous les choisissons toujours après coup.

**MF :** L'imagerie influence le récit qui accompagne nos sorties. Le meilleur exemple, c'est peut-être les deux chevaliers qui se battent avec des oreillers sur la pochette de l'album

*Past // Middle Age // Future*. Ce disque est sorti en plein mouvement des Gilets jaunes, à une période où nos schémas sociaux vacillaient vers le modèle féodal. Depuis ce troisième album, l'aspect thématique occupe une place centrale dans notre façon de vivre et de raconter la musique.

**RV :** Et puis, force est de constater que le public adhère à nos délires visuels. Récemment, nous avons rencontré un couple qui s'est fait tatouer le palmier de notre premier album. À Paris, un fan a un tatouage du deuxième album, celui avec la guillotine qui sectionne les pastèques. Tout cela nous paraît un brin surréaliste.

**Les visuels de vos albums sont traversés par une lecture critique du monde. À quel moment décidez-vous de prendre la parole sur des sujets de société ?**

**MF :** De base, notre approche est totalement apolitique. Mais de concert en concert, nous avons vite capté que nos convictions allaient transparaître. D'une façon ou d'une autre...

**RV :** Le vrai tournant survient avec le troisième album. À partir de là, La Jungle commence à se produire à l'étranger et un peu partout en Europe. Voir du pays, être touchés et sensibilisés par d'autres cultures, ça nous a ouvert les yeux. Voir le monde au-delà du petit Singe de Mons ou du Manneken-Pis, c'est appréhender des réalités bien plus vastes. En sortant de notre confort social, nous avons remodelé notre conscience politique. Impossible de faire autrement. C'est en parlant avec des gens aux quatre coins de l'Europe que l'on perçoit des inquiétudes partagées à grande échelle : la montée des extrêmes, l'érosion des libertés fondamentales ou le marasme socio-économique sont des thèmes qui reviennent souvent dans les discussions. Même en Russie...

**Avant la guerre, La Jungle y a effectivement joué plusieurs concerts, notamment à Kazan. Vous avez encore un public en Russie ?**

**RV :** Pas sûr. Nous n'avons rien fait pour entretenir la relation...

**David Temprano (batterie) :** Détrompez-vous ! L'année dernière, j'ai croisé un groupe russe lors d'un festival. Quand la guerre en Ukraine a éclaté, ces musiciens ont choisi de s'exiler en Serbie. Ils me racontaient leur vie et puis, au fil de la discussion, ils me disent qu'ils connaissent un seul groupe belge : un duo nommé La Jungle, vu en concert à Kazan !

**RV :** Cette anecdote vient renforcer une de mes certitudes absolues. Pour La Jungle, la meilleure promo, ça restera toujours de jouer des concerts. Pas besoin de passer à la radio ou d'inonder les réseaux sociaux avec des vidéos.

**Vous venez de quitter Spotify. Quelles raisons motivent cette désertion ?**

**RV :** Deux albums sont encore disponibles. Parce qu'ils sont liés à un ancien contrat d'édition. Mais d'ici quelques mois, ils seront également supprimés de la plateforme. Soutenir des efforts de guerre via des financements indirects, ça allait déjà au-delà de nos principes. Mais le point de non-retour, ce sont les investissements massifs dans l'intelligence artificielle. Mettre de l'argent sur la table pour soutenir des outils qui décalquent illégalement les productions de vrais musiciens, c'est scandaleux. D'autant que cela va encore renforcer les inégalités dans la répartition des bénéfices générés. Quitter Spotify, c'était une décision difficile. Nous tournions autour de 20.000 auditeurs par mois. Cela pose nécessairement une question de visibilité...

**MF :** En revanche, la question de la rentabilité nous a aidés à franchir le pas. Spotify nous facturait 50 euros par trimestre... À un moment, faut arrêter de déconner ! Le catalogue de La Jungle ne sera plus disponible sur Spotify et Amazon Music. Pour le reste, nous restons présents sur Qobuz, Apple Music ou Deezer : des plateformes qui veillent davantage à la qualité audio, à une meilleure rémunération et, surtout, à une utilisation maîtrisée des algorithmes et de l'intelligence artificielle. En définitive, nous assumons pleinement notre décision. Parce qu'en vérité, nous ne privons personne d'écouter La Jungle en quittant Spotify.



© JULIEN DUQUESNE

« L'idée est d'avancer sans reproduire indéfiniment la même formule. » **Mathieu Flasso**

**RV :** À ce jour, notre seule alternative fiable s'appelle Bandcamp. Ce n'est pas la panacée mais cela nous permet de vendre nos disques à un prix raisonnable. Cette plateforme est plus éthique, plus respectueuse du travail des artistes et des labels. Quand une personne achète un vinyle, nous percevons 90% du prix affiché. À l'heure actuelle, Bandcamp est la seule bouée de sauvetage disponible sur le marché. Le reste se joue largement au détriment des musiciens.

**La Jungle est désormais un trio. Cette transition est-elle la conséquence d'une certaine lassitude dans la vie "de couple" ?**

**RV :** L'évitement de la routine, nous le cultivons depuis plusieurs années. Nous avons notamment lancé Disco Chiesa, un projet collaboratif avec le groupe Spagguetta Orghasmond. À côté de ça, il y a eu Junkz, une formation née d'une rencontre avec la fanfare KermesZ à l'Est. Plus récemment, on peut aussi noter Spiral Maboul, une initiative imaginée au contact d'adolescents porteurs d'une déficience mentale. Ce que nous proposons aujourd'hui avec David à la batterie, c'est une énième collaboration autour de La Jungle.

**À quel moment avez-vous ressenti le besoin d'intégrer une deuxième batterie ?**

**MF :** Pendant la pandémie, nous avons composé un morceau sur lequel on envisageait d'ajouter une batterie. À l'époque, nous nous étions rapprochés de David mais pas pour la musique. Il prenait des photos et réalisait des clips pour La Jungle. Chez

moi, le déclic s'est produit sur YouTube, le jour où j'ai vu une vidéo de Landrose, le projet solo de David. C'est juste lui à la batterie. Un truc de dingue !

**RV :** Ça faisait un moment qu'on rêvait secrètement de travailler avec David. C'est un batteur qui tape. Il fait du rock. Ce n'est pas le genre de musicien que tu contactes pour ajouter quelques percussions pour "avoir un côté tribal". Il suffit de jeter un coup d'œil à sa chaîne YouTube : il s'attaque à des morceaux de Death Grips ou Deafheaven. C'est extrêmement puissant. Le truc, c'est qu'on ne savait pas trop comment lui demander de se joindre à nous. C'était d'autant plus étrange que, pendant deux ans, il a été notre roadie. David conduisait le van. Il gérât notre merchandising, prenait des photos... Nous avons mordu sur notre chique pendant des mois avant de lui parler de notre plan. On voulait vraiment attendre le bon moment pour lui en toucher un mot.

**Où l'annonce officielle s'est-elle tenue ?**

**DT :** Lors d'un festival en Flandre, à Menin. Je me souviens que j'ai été malade ce soir-là. Je me souviens aussi de mon étonnement. À l'époque, j'avais déjà l'impression d'être dans le groupe. J'étais le couteau suisse attitré, ultra polyvalent dans la gestion des tâches d'un groupe en tournée. J'étais tout le temps avec Rémy et Mathieu, sauf au moment où ils montaient sur scène. Leur proposition m'a un peu bouleversé, je dois dire...

# « À l'heure actuelle, Bandcamp est la seule bouée de sauvetage disponible sur le marché. Le reste se joue largement au détriment des musiciens. »

## Rémy Venant

La batterie, c'est votre instrument de prédilection ?

DT : Oui, j'ai commencé à 15 ans. Je n'ai jamais essayé d'apprendre à jouer d'autres instruments. Ce qui me plaît avec la batterie, c'est la complémentarité entre la performance physique et la prouesse artistique. Si je n'avais pas mis la main sur une batterie, je me serais sans doute tourné vers la danse.

Avez-vous des références communes d'albums enregistrés avec deux batteries ?

RV : Le premier nom qui nous rassemble, c'est sans doute celui de Thee Oh Sees. Ensuite, il y a des disques de Frank Zappa avec The Mothers of Invention. L'album *Tarantula Heart* des Melvins est aussi une référence dans le double usage de la batterie. Et puis, surtout, impossible de passer à côté de *Flying Microtonal Banana*. Ce disque de King Gizzard and the Lizard Wizard est, à mes yeux, un sommet du genre.

Où se déroule votre première répétition en trio ?

MF : Chez moi, à Hyon, près de Mons. Nous avons poussé les meubles du salon pour avoir, tout juste, la place nécessaire pour former un triangle. En deux semaines, nous avons composé une bonne partie de l'album.

L'album en question s'appelle *An Order Of Things*. Ça veut dire quoi ?

MF : Ce titre s'inscrit dans le prolongement des réflexions entamées avec les précédents albums. Disons qu'aujourd'hui, les gens entrevoient les risques du réchauffement climatique, ils ont également conscience des limites du modèle capitaliste et beaucoup mesurent

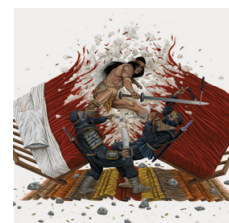
pleinement les dangers du populisme... Et pourtant, tout le monde persiste à reproduire un système, un même ordre des choses. Entre les lignes, *An Order Of Things* suggère un remaniement de nos façons de faire. Cette logique s'applique aussi à La Jungle. Notre groupe a toujours été perçu comme un duo. Est-ce une raison pour ne rien changer ? Non, nous pouvons aborder les choses différemment. Cette fois, c'est en trio. Mais l'idée est d'avancer sans reproduire indéfiniment la même formule. Envisager d'autres façons de s'organiser, ça n'implique pas forcément de renier ses idéaux.

L'histoire du groupe en trio a-t-elle une durée de vie limitée dans le temps ?

MF : Dans notre esprit, la sortie de l'album ouvre une parenthèse d'un an. Nous sortons *An Order Of Things*. Ensuite, nous entamons une tournée. Nous envisageons de mettre fin à l'aventure en mars 2027. Cela étant, nous ne sommes pas catégoriques. Nos envies évolueront peut-être au fil des concerts. Mais pour l'heure, nous vivons l'instant présent. Nous allons profiter de chaque instant, sans tirer de plans sur la comète.

La Jungle  
*An Order Of Things*

Hyperjungle Recordings





# album

# rock

©TITOUAN MASSE

# It It Anita

TEXTE : DIDIER STIERS

Trois ans après *Mouche*, les Liégeois sont de retour dans les bacs, comme on dit. *HI HI HA HA*, c'est le titre de leur album tout frais, leur cinquième déjà, nous vaut une nouvelle portion de décibels. Délectable.

À l'interview : Michaël Goffard (chant/guitare) et Elliot Stassen (basse/choeurs). Excusé : Bryan Hayart (batterie)... Le trio, qui avait emprunté un premier tournant avec *Mouche* puisque cet album avait vu le jour après le départ de Damien Aresta, pré-cise aujourd'hui son cap avec un disque plus "engagé" que ses prédécesseurs.

« Il est effectivement un peu plus politisé. C'est l'époque qui doit vouloir ça... Disons en tout cas qu'il est peut-être plus explicite, parce que sur *Mouche*, il y avait quand même déjà deux ou trois morceaux qui traitaient un peu de ces sujets. Mais ici, oui, on en a plus qu'avant qui parlent de problématiques actuelles, et moins de morceaux imagés, complètement abstraits. » À quoi devons-nous cela ? Le temps qui passe et l'âge qui avance ? Notre monde actuel difficilement tenable ?



It It Anita

HI HI HA HA

Vicious Circle/Luik Music

« Un combo de tout ça. On est tous plus âgés, on est tous parents, on a malheureusement tous un téléphone portable en main, donc accès à des tonnes d'informations non-stop mais sans vraiment aller au fond des choses... Ce n'est quand même pas l'âge d'or ! Avec le Covid, on a cru pendant un tout petit instant à un redémarrage vers une société de bienveillance, d'écologie, de bien-être et, en fait, on se rend compte qu'on a plutôt pris 10 ou 15 ans de plus dans la tronche ! Et donc, on ne peut pas non plus tout le temps rester insensible à tout ça. On n'est pas non plus méga, méga engagés, mais il y a des choses qu'on n'accepte plus et on est obligés de se positionner. »

**It It Anita**

« On peut faire 100 dates en France sans jouer deux fois au même endroit. »

C'est sûr : *HI HI HA HA* titille les neurones de la réflexion autant qu'il déménage les tympans. L'album a une fois de plus été concocté au studio The Apiary d'Amaury Sauvé à Laval. Bien d'accord avec la promo : It It Anita reste « la locomotive du rock énérvé sur l'axe franco-belge » ! Déjà que le groupe est un de ces rares du Plat Pays, avec La Jungle, à entretenir d'étroites connexions avec l'Hexagone. « C'est le résultat de rencontres. Alors, naturellement, le plus simple pour parler avec des gens, c'est de se tourner vers un pays culturellement proche et de le faire dans notre langue commune. La France, c'est pas très loin, c'est énorme, énormément d'argent y est alloué à la culture, et on a eu la chance d'y trouver un très cool label (Vicious Circle, – ndlr) et un très cool tourneur, qui est le même que celui de La Jungle d'ailleurs (Charles Féraud – The Link Productions, – ndlr). On peut faire une carrière en France. On peut y faire 100 dates sans jouer deux fois au même endroit. Ce qui est quand même compliqué chez nous... quand on a fait les quatre, cinq chapelles – qu'on respecte totalement –, ben voilà... On ne peut pas jouer tout le temps au Bota ou à Liège. Si on veut pérenniser un projet, on est obligé de s'exporter. Nous, ça a été la France, où on a eu la chance d'avoir de bons retours et des médias qui nous soutiennent, et qu'on remercie du fond du cœur, parce qu'avec le style de musique qu'on fait, c'est pas toujours simple d'avoir un relais média. »

Le style de musique ? « Noise » a-t-on souvent dit ! Une chose est sûre : *HI HI HA HA* est le troisième album de suite à être né dans le même studio, des offices du même producteur. Cohésion, donc. Elliot conclut : « La différence que je vois, par rapport au tout début, c'est qu'il y a moins de longs passages expérimentaux ou très noisy. On a peut-être plus de focus sur l'efficacité du morceau et le format un peu plus simple, plus direct. C'est vrai qu'on nous classe toujours un peu dans ce truc de noise rock et finalement, je trouve que pas du tout. Mais c'est pas grave ! »



# album

# électro-rap

©BERNARD BABETTE

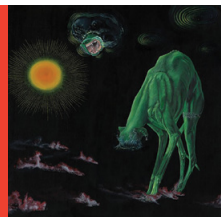
# cheapjewels

TEXTE : LOUISE HERMANT

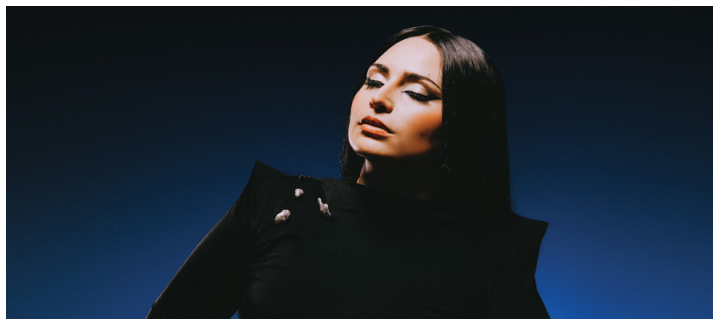
Dans sa nouvelle mixtape, cheapjewels poursuit l'exploration de son univers singulier dans lequel se mêlent apocalypse, amitié, esthétique digitale et tension émotionnelle.

Pas de triche, pas d'artifice. Tout se veut brut, intègre, à fleur de peau. Avec sa dernière mixtape, cheapjewels continue de mettre ses tripes au cœur de sa musique. Sur *Les introvertixs bz le monde*, l'artiste française basée à Bruxelles donne corps aux émotions qui l'ont traversée ces derniers mois : la solitude, l'indignation et l'inquiétude face au monde qui vacille. Mais sans jamais renoncer au désir de créer ensemble, notamment à travers des featurings (ANJEES G.G, Toast ou Futur Bandit), de célébrer l'amitié et de rappeler la nécessité d'une lutte collective. « *La mort, la fin du monde... Ce sont des sujets très présents dans ma vie depuis quelques années et qui sont aussi générationnels. L'apocalypse nous tend la main, affirme-t-elle. Ce n'est plus tellement original d'en parler, parce qu'on est toutes et tous conscients de ce déclin. Alors autant s'en servir comme outil narratif, aller au bout du délire et chanter l'apocalypse : peut-être que ça nous soulagera, ou que ça jettera un sort quelque part.* » Les dix titres sonnent comme des cris du cœur, des élans de révolte, des réclamations d'espoir, portés par des productions saturées, ancrées dans un univers ultra-digital presque déshumanisé. Et pourtant, au milieu de

ces morceaux de rap noyés d'autotune, une dimension très sensible se dégage. « *J'aime utiliser l'autotune et plein d'outils de production pour pousser les émotions plus loin, plus fort.* » Pour la membre du collectif Gender Panik, l'autotune permet d'atteindre une intensité incontrôlée, tout en créant une certaine distance avec l'émotion réelle. « *Ce décalage est intéressant, il apporte parfois une forme de second degré.* » Avec des chansons plutôt courtes, moins de deux minutes, cheapjewels mise sur l'impact immédiat pour ne pas diluer la force de ses messages et de son engagement. « *Vu le contexte actuel, avec le fascisme aux portes de partout, c'est trop facile de ne pas prendre position. Pour moi, c'est aussi facile de le faire parce que je suis une petite meuf blanche, plutôt classe moyenne : je ne prends pas les mêmes risques que d'autres. Alors autant parler.* »



cheapjewels  
*les introvertixs bz le monde*  
g2n



# EP

# rnb

©ADÈLE BOTERF

# Soless

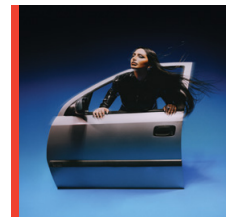
TEXTE : CHELSEA KINZUNGA

Certaines voix semblent faites pour la nuit ; réconfort, néons doux, vitres embuées et playlists écoutées en boucle sur la banquette arrière d'une voiture.

La musique de Soless appartient à cette catégorie : une voix qui rassure autant qu'elle trouble, et qui s'impose, en à peine un an, comme l'une des plus belles promesses du rnb belge. Autrice-compositrice-interprète belgo-portugaise, Soless revendique un rnb alternatif, nourri de pop, d'afro ou de house. Une matière vivante, malléable, façonnée selon ses envies. « *J'adore mélanger, fusionner. Ce que je cherche, ce sont des sons planants, éthérés.* » La musique ne s'est pourtant pas imposée comme une évidence. Passionnée depuis l'enfance par le chant et la scène, Soless a longtemps gardé ce rêve pour elle. Jusqu'à une question décisive : qui ai-je envie d'être ? « *Ce serait triste de mourir sans avoir essayé. Et qui j'ai envie d'être, c'est Soless.* » Entourée d'un noyau proche, elle se lance avec une ambition claire : faire les choses sérieusement, sans attendre de validation extérieure. Studio, visuels, photos : tout est pensé avec exigence, même à petite échelle.

En juin 2025, elle franchit un cap avec *Soleil de Minuit*, son premier EP solo. Un titre à la symbolique intime, une lumière qui ne s'éteint jamais. Défendu sur des scènes majeures, l'EP révèle une artiste à l'aise avec la performance, héritière de

son amour pour la danse. Mais la lumière a son envers. Pensé comme un diptyque, *Soleil de Minuit* trouve son prolongement avec *Virée Nocturne*, projet plus introspectif. La nuit y devient un espace mental, propice aux doutes et aux décisions, entre rupture et libération. Première partie d'ONHA à l'Ancienne Belgique, passages radio, reconnaissance médiatique : la suite se dessine déjà en filigrane. Avec *Virée Nocturne*, Soless ouvre un nouveau chapitre, plus vulnérable, plus électrisant encore. Sans brusquer le temps. Entre soleil et nuit, Soless trace sa route avec sincérité. Et impose, doucement mais sûrement, sa lumière propre.



Soless  
*Virée Nocturne (EP)*  
Autoproduction



# album

# rap

© GABRIEL MAYDIEU

# Peet

INTERVIEW : CHELSEA KINZUNGA

Avec *Joyboy*, Peet signe un disque d'évasion et de mue. Huitième projet d'un artiste qui n'a jamais cessé d'avancer, l'album marque un virage plus intuitif, plus organique, presque méditatif. Entre introspection, chaleur acoustique et imaginaire emprunté à *One Piece*, le rappeur bruxellois s'autorise enfin à ralentir, sans jamais renier d'où il vient.

**P**eet n'en est pas à son coup d'essai. Longtemps identifié comme un kikeur technique, Peet s'est imposé à l'âge d'or du rap belge. Aux côtés de son collectif Le 77, il a façonné la bande-son d'une jeunesse bruxelloise, chill, ambitieuse et pleine d'autodérision. Aujourd'hui, Joyboy marque un pas de côté assumé où l'artiste élargit son spectre sans renier son histoire.

Si vous deviez présenter Joyboy à quelqu'un qui ne vous connaît pas ou pas encore, vous diriez quoi ?

C'est un album assez introverti, musical, organique, avec pas mal de chant. Si tu veux faire la teuf' à 3h du mat', ce n'est pas le projet que je recommanderais. Sur mes albums précédents, il y a quand même plein de morceaux où je me livre, mais là c'est plus cohérent dans la globalité de l'album.

Joyboy, c'est une référence directe à *One Piece* (dans l'univers de *One Piece*, Joyboy est une figure mythique associée à la liberté et à la libération des peuples opprimés, – ndlr). Qu'est-ce qui vous a plu dans ce manga et comment ça s'est traduit dans votre musique ?

En termes d'histoire, je trouve que *One Piece* reflète assez bien mon parcours. J'ai commencé très tôt, j'avais un rêve en tête et je l'ai suivi sans trop écouter ce qui se disait autour de moi. Sur le chemin, j'ai constitué mon équipage : il y a des gens qui sont montés à bord, d'autres qui sont descendus. Tout au long du manga, Luffy se transforme, évolue, prend conscience de son pouvoir. Je me reconnais énormément dans cette trajectoire.

Dans ce projet, vous vous voyez comme un personnage du récit que vous racontez ?

Pas forcément, il y a certains morceaux où je me mets dans la peau de quelqu'un d'autre. Par exemple, *Dernière fois* parle d'une relation amoureuse toxique. Ce n'est pas quelque chose que je vis personnellement, ça fait quatre ans que je suis avec ma copine et tout va bien. Mais j'ai vu beaucoup de situations similaires autour de moi, chez des proches, des amis. À force de voir les mêmes schémas se répéter, tu finis par te dire : "Pourquoi tu refais toujours la même erreur ?". C'est ce regard-là que je voulais poser dans ce morceau.

Sur le projet, il y a une couleur très organique : textures chaudes, flûtes, un peu de bossa entre autres. Qu'est-ce qui vous a attiré dans ces sonorités ?

Je crois que j'écoute moins de rap que le reste, mes influences sont très diverses. Je suis parti six mois en Amérique latine quand j'avais 19 ans, ça a influencé mon écoute. J'ai écouté énormément Manu Chao, j'aime beaucoup Hermanos Gutierrez, j'écoute du Pink Floyd, j'écoute de la musique grecque parce que ma copine est grecque... J'ai plein d'influences comme ça et ça s'est surtout fait au feeling.

On vous a connu avec des morceaux très rap, très kickés. Ici, certains titres flirtent presque avec la chanson ou la variété. Ce virage était-il volontaire ?

Les seuls morceaux qui se rapprochent vraiment du rap, ce sont *Rêver mieux* et *De l'autre côté*. À part ça, je ne sais même pas si Joyboy est un album de rap. C'est vrai que les gens m'associent à cette étiquette mais aujourd'hui, je fais en réalité autre chose. J'ai beaucoup travaillé mon chant, mon côté mélodique, et j'ai eu envie de le pousser plus loin. Ce n'était pas un plan réfléchi au départ. Sur la vingtaine de morceaux qu'on avait, ce sont ceux-là qui se sont imposés naturellement. Et demain, si j'ai envie de faire un projet 100% boom bap sur MPC (une station de travail de la marque Akai, incontournable pour le beatmaking, – ndlr), je le ferai. Tant que c'est sincère. C'est sûr que certains qui m'ont découvert à l'époque du Freestyle 77 vont peut-être moins aimer cette partie de moi. Dans tous les cas, je n'aurais pas le regret de dire "je me suis limité à faire ce que les gens voulaient de moi".

Il y a à la fois de la lumière et une conscience politique dans le morceau Joyboy : « Ils avaient même pas d'quoi se nourrir donc j'ai décidé de l'ouvrir ». Vous vous voyez comme un artiste qui doit prendre position ?

Je parle de ce que je vis et de ce qui m'entoure, des problèmes de santé mentale, des problèmes de société, d'alcool, d'excès, des problèmes de communication. Ça se lie à la politique parce que la politique est liée à la société. Dans cette phrase en particulier, je parle à la place de Luffy. C'est vraiment un personnage qui se rebelle pour améliorer le monde autour de lui. Pour moi, c'est le "graal" d'être quelqu'un comme ça. Je ne le suis pas encore mais c'est l'idéal que j'essaie d'atteindre. Ce côté empathique, à l'écoute de l'autre, moins centré sur soi.

Pierre Mignon – Peet

« J'ai beaucoup travaillé mon chant, mon côté mélodique, et j'ai eu envie de le pousser plus loin. »

Ça fait 10 ans que vous êtes dans la musique, la musique belge a énormément évolué. Est-ce que vous vous sentez dans une génération charnière pour le rap en Belgique ?

Je suis arrivé à un moment particulier. Il y avait déjà toute une scène avant moi, avec Exodarap notamment, un rap auquel je m'identifiais beaucoup. Ensuite sont arrivés Caballero, JeanJass, Hamza, puis Damso, et tout s'est accéléré. Je suis monté dans le train quelques années après mais j'ai eu la chance de commencer à un moment où l'attention était déjà là. Aujourd'hui, je vois une nouvelle génération très motivée, prête à reprendre le flambeau, c'est très chaud.

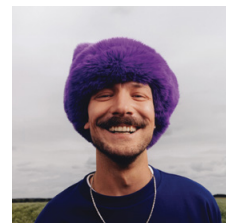
La tournée commence en mars, passera par Bordeaux, Lyon et finira par l'Ancienne Belgique et l'Olympia. Comment s'annonce la tournée ?

Plus intimiste. J'ai toujours une petite boule au ventre avant de monter sur scène. Le stress, il est nécessaire : c'est ton cerveau qui prend conscience que tu vas faire quelque chose d'important et qui te met en condition. Je pense que j'ai un public fidèle et, surtout, qu'il grandit avec moi. Il m'accompagne, me voit évoluer, et c'est sans doute une des plus belles choses de ce métier.

Quelle trace Joyboy laissera-t-il dans votre carrière ?

J'espère laisser une empreinte durable dans la musique belge. Forcément, d'album en album, certains descendent du train et d'autres montent. Quoi qu'il arrive, j'ai fait ce que je devais faire, sans compromis. Et aujourd'hui, je suis en paix avec ce disque.

Peet  
Joyboy  
Baco Music





# album

# électro

© DR

# Yamila

TEXTE : JULIEN BROQUET

Violoncelliste, chanteuse et productrice espagnole basée à Bruxelles, Yamila jette un pont entre le classique et l'innovation électronique et sort avec Noor un album beau et bio né dans une communauté écologique secrète.

Elle est pile à l'heure devant la caméra, sa remuante et souriante fille de six mois dans les bras. Née à Grenade en 1983, Yamila Rios Manzanares a étudié la sonologie, la thérapie par le son, au conservatoire de La Haye, avant d'atterrir en Belgique il y a une dizaine d'années. « J'ai été impressionnée par le dynamisme culturel de Bruxelles. Par la variété de gens que j'y croisais. Par son côté à ce point international. » Yamila y est restée. Mais si elle compose beaucoup pour la danse, parfois pour le théâtre, c'est moins en Belgique qu'à l'étranger. « Avec mon projet solo, j'ai quand même réussi à pas mal jouer dans le pays. J'ai été soutenue aussi. Notamment par la Fédération Wallonie-Bruxelles. »

Yamila a toujours été attirée par la musique. Elle a une photo d'elle avec un violoncelle à un an.

« J'ai commencé à l'étudier à six et je chantais avant de savoir parler. Le violoncelle m'a toujours fascinée. Sa taille. Ses similitudes avec la voix humaine. Les frictions entre l'archet et les cordes m'ont toujours semblé magiques. »

Sur son nouvel album, Yamila continue de jeter des ponts entre le classique et les musiques électroniques. « Je suis fort sensible au changement climatique, à l'état de la planète, à la crise écologique. Je voulais parler de la relation entre les humains et les animaux. Je me demande comment nous avons pu perdre ainsi notre connexion à ce qui nous entoure. Jusqu'à mettre notre propre survie en danger. J'ai été inspirée par plusieurs auteures comme Donna Haraway. Elle postule qu'on doit apprendre des animaux. Qu'ils sont capables de vivre sur cette terre sans la détruire alors que nous n'y arrivons pas. »

**Yamila**

« Pour créer, il faut s'ennuyer. »

Noor a germé dans une communauté écologique secrète. « Je suis partie m'isoler et vivre dans une petite ville avec un groupe de gens investis dans l'écologie. Je cherchais aussi moins de bruit. Moins de sollicitations. Nous sommes trop stimulés. Ça nous rend anxieux et ne nous laisse pas assez d'espace pour ressentir et créer. Pour créer, il faut s'ennuyer. »

Yamila s'est aussi intéressée au concept de "deep listening" cher à Pauline Oliveros et au fait d'entraîner notre capacité à écouter. « Il est précieux d'un point de vue musical d'atteindre ce niveau de concentration. Mais ça l'est aussi politiquement. Parce qu'on vit pour moi une époque durant laquelle il est plus important que jamais de s'écouter les uns les autres. J'ai été à Taiwan chez des moines bouddhistes qui pratiquent un type de méditation intimement lié au son. Je me suis demandé comment l'utiliser pour écouter les animaux. Pour observer. Me concentrer sur l'écoute. »

Sur son nouvel album, Yamila a collaboré avec Pierre Slinckx et Echo Collective. « J'ai essayé de créer une sculpture de sons. Travaillé avec un halldorophone (instrument notamment entendu sur la B.O. du Joker, - ndlr). Il y a aussi pas mal de "field recording". Je tenais à quelque chose de plus mélodique et gentil. Je ne voulais pas être catastrophiste. Il y a de l'espoir, de la beauté. C'est ce que je cherchais à partager. Sans être naïve. »

Noor signifie lumière en arabe. « J'ai toujours voulu que le titre du disque y soit lié. Je suis négative au sujet de notre monde mais il pourrait être pire. On doit rester positifs. Garder espoir. Il y a plein de jolies créatures. Je ne voulais pas créer davantage d'obscurité. » Yamila a été choquée quand elle a appris qu'en Allemagne il était interdit de chanter en arabe lors de certaines manifestations. « Mon prénom est arabe. Je crois qu'on vit des temps affreux. Particulièrement aux États-Unis. Sans mélange des cultures, il n'y a rien. Le mélange n'est pas une nécessité. C'est une réalité. Une réalité inéluctable. »



Yamila  
Noor  
Umor-Rex



# album

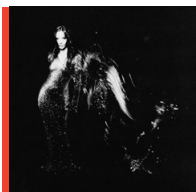
# piano

© CAMILLE LEPRINCE

# Mathilde Fernandez

TEXTE : DIDIER STIERS

Elle a mis *Ascendant Vierge* entre parenthèses, le temps de se consacrer à son parcours en solo dédié au piano. Et à un album surtout, intitulé *Piano-Voix*, justement. Et en même temps, pour Mathilde Fernandez, *Ascendant Vierge* n'est jamais très loin...



Mathilde Fernandez  
*Piano-Voix*  
12Stars

Car oui, les dernières nouvelles qu'on avait eues d'elle remontent effectivement à ses escapades en duo avec Paul Seul, au sein d'*Ascendant Vierge*. Quel contraste alors que ce retour, sous son nom et en mode piano/voix ! « J'avais mis mon projet solo en pause pendant cinq ans, nous explique Mathilde Fernandez. Parce que j'avais ressenti le besoin à ce moment-là de prendre un peu de recul et de me redéfinir artistiquement. Et à ce moment-là, ma redéfinition artistique, c'était vraiment de me consacrer à 100% à *Ascendant Vierge*. Mais j'ai quand même fait

quelques concerts en solo pendant ces années-là, en réponse à des invitations. En piano/voix, justement, ce qui me permettait de proposer les morceaux de la même manière que lorsque je les compose... puisque je compose au piano. C'est très naturel et ça ne me demande pas beaucoup de préparation des concerts comme ça... »

**Mathilde Fernandez**

« Si tu commences à douter, tu perds ton temps. »

Après cinq ans d'*Ascendant Vierge*, d'incessantes tournées et aussi trois albums, Mathilde Fernandez, l'autodidacte, a donc en quelque sorte renoué avec ses débuts. « En le faisant, je me suis rendue compte, d'une part, que ça faisait vraiment sens pour moi de chanter mes morceaux comme ça et, d'autre part, que peut-être ma redéfinition artistique autour de mon projet solo, c'était de le mener comme ça. J'ai eu besoin de reposer les bases de mon projet, au piano et à la voix donc. Mais ce n'est pas totalement vrai, parce que si, sur cet album, le piano et la voix sont les personnages principaux, au bout d'un moment, on trouve des arrangements qui enrobent le tout et qui emmènent vers quelque chose d'assez atmosphérique. »

Les 12 chansons que compte *Piano-Voix*, l'album, remontent quasiment toutes à... il y a un bout de temps. Et précision : c'est plus ou moins la setlist des concerts en solo. « Ce sont des formats qui ont bien marché, qui ont permis à des gens qui suivaient mon travail de redécouvrir certains textes, de comprendre l'écriture... Un concert piano-voix assis et un concert pop électro debout, ce sont des qualités d'écoute différentes. Cette idée de contraste avec *Ascendant Vierge* me plaisait bien. Avec Paul, on a monté notre label (12Stars, - ndr) et c'est sur ce label qu'on a sorti l'album. C'est donc aussi un peu notre bébé à tous les deux. » Sans compter qu'on y entend des morceaux... d'*Ascendant Vierge* ! « On retrace plusieurs années de travail d'écriture et de composition de chansons. Mais un des derniers morceaux, *Les portes du passé*, est un inédit. »

Dans l'idée, ce *Piano-Voix* est donc un peu comme un redémarrage. À zéro ? « En tout cas avec cette assise et cette confiance, oui ! » Par la suite, il y aura d'autres albums en solitaire. Pas forcément selon cette formule "minimaliste", mais : « Ça y ressemblera plus qu'à ce que ça a pu être avant. » Et sinon, en quoi les années *Ascendant Vierge* ont pu la satisfaire ? « C'est un aboutissement quand même ! Personnel, de carrière... On a commencé petit et puis, c'est devenu assez gros. On a travaillé en distribution avec Sony, ça nous a appris beaucoup de choses et, aujourd'hui, on est de retour en indépendants complets, donc on sait aussi comment faire tourner un business musical. C'est un projet international, également, qui nous a permis de voyager et de pouvoir nous exprimer sans calcul. Je n'ai jamais vraiment calculé les choses, j'ai juste foncé et produit, que ce soit des chansons, des clips... Je peux écrire des textes et aller vraiment dans tous les sens, dans les mots que je choisis, je suis libre de tout. C'est vraiment foncer sans prendre le temps de douter, parce que de toute façon, si tu commences à douter, tu perds ton temps. »



#album

#soul-pop

©ROMAIN GARCIN

# Typh Barrow

INTERVIEW : PHILOMÈNE RAXHON

Femme en cotte de maille, guerrière à la fois puissante et vulnérable... en ce mois de mars, Typh Barrow se présente au monde avec un nouvel album, six ans après son dernier enregistrement. Sur *dreama*, c'est une nouvelle femme et artiste qui se déploie au rythme de morceaux aussi poétiques qu'audacieux.

Vous postez depuis fin janvier des vidéos sur les réseaux sociaux où vous portez une cagoule en cotte de maille. Qu'est-ce qu'évoque cette cagoule ?

Cette fameuse cagoule est le fruit d'une collaboration avec le designer parisien Christophe Leka et le visuel fil rouge de l'album. Elle évoque un peu une seconde peau, une enveloppe symbolique que j'ai endossée depuis la naissance de mon fils. Elle représente ma propre renaissance, une armure contemporaine qui évoquerait une guerrière, une version de moi plus forte. En même temps, je voulais suggérer la vulnérabilité qui se cache en dessous de l'armure. Sur la pochette de l'album, on peut voir ma peau nue en dessous de la cagoule, qui fait office de protection face aux regards. Dans les vidéos, je porte aussi la cagoule dans des situations très ordinaires – je me prépare des œufs, je vais nager – et c'est une manière de dire que "l'empowerment" n'est pas nécessairement un état spectaculaire, c'est quelque chose qui se construit dans des gestes simples. J'aime beaucoup ce paradoxe. L'argenté de la cotte de maille représente notamment le féminin sacré, la lune, les cycles. Toute cette symbolique a donc été pensée mais elle est aussi venue naturellement, comme une évidence.

**Typh Barrow**

« J'ai clairement eu envie d'avoir une production plus moderne, plus audacieuse. »

Cet imaginaire épique, onirique rappelle les sonorités de l'album. Plusieurs titres sont même dotés d'introductions instrumentales assez cinématographiques. Est-ce que vous avez pensé cet opus à la manière d'une bande originale de film ?

J'ai clairement eu envie d'avoir une production plus moderne, plus riche, plus audacieuse, tout en gardant un côté organique. Je suis sortie de mon mode piano-voix solitaire pour entrer dans une façon de produire et de composer davantage en collaboration. Avant, je me mettais dans ma bulle. Le processus était parfois douloureux, parfois confrontant, parfois très positif aussi, mais solitaire. Et j'avais la sensation que ça ne me permettait plus d'évoluer, j'aspirais à d'autres choses. Je me suis dit que la meilleure manière de refléter cette nouvelle version de moi-même, c'était peut-être de bousculer mes habitudes et de travailler avec des regards extérieurs. Et ça a été hyper chouette, j'ai senti que ça avait apporté une autre dimension à ma musique. Avec cet album, je cherchais aussi à créer une expérience plus immersive, avec des interludes que j'ai imaginés effectivement très cinématographiques, un peu à la Woodkid ou à la *Requiem for a Dream*. Ça m'a permis de m'amuser avec les voix et de partir dans du lyrique ou du gospel. C'est une liberté que je ne m'étais pas autorisée dans le passé. Je voulais que l'album s'écoute comme un tout, et que le spectateur puisse être plongé dans une expérience.

Plusieurs morceaux de *dreama* tournent autour de la féminité et de la maternité. Le titre *Rise* évoque quant à lui le combat féministe. Ces thèmes vous animent particulièrement ?

Quand on devient maman, on a tendance à faire passer le côté mère avant sa propre individualité, avant sa féminité aussi. Ça a été très important pour moi de me réapproprier cette féminité et de l'affirmer. J'aime aussi l'idée de revenir avec un titre auquel on ne s'attend pas forcément, une chanson si sensuelle. Devenir maman, c'est aussi prendre tout à coup en responsabilités, ce qui suscite des prises de conscience en tant que femme. Je ne suis plus la petite fille que je pensais être. Ces thèmes sont venus assez naturellement dans la session studio, c'est par la suite qu'on se rend compte que l'inconscient avait besoin de parler de certaines choses qu'on avait peut-être enfouies.

Il y a un featuring sur cet album, c'est la chanson *Miracle*, où on entend la voix de votre enfant de deux ans. Comment ce titre est-il venu au monde ?

Je l'ai composé pendant que j'étais enceinte. J'ai gardé assez longtemps le secret de ma grossesse, même auprès de mon entourage. Donc quand j'ai composé cette chanson, personne ne savait de quoi je parlais. Je l'ai écrite comme un cadeau pour mon futur enfant... et pour mon homme aussi. *Miracle* n'était pas du tout vouée à se retrouver sur l'album. Mais, à un moment donné, c'est devenu une évidence. Si cet album devait raconter les deux ans d'ascenseur émotionnel que j'ai vécus loin des médias, cette grossesse devait en faire partie. Et puis le fait que mon fils vienne poser sa voix sur cette chanson qui lui était destinée avant même qu'il naisse, c'était une chouette façon pour moi de boucler la boucle. Quand *Miracle* est sortie, j'ai reçu tellement de témoignages de mamans ou futures mamans qui galèrent et se sont senties comprises avec ces mots. Bien que ça n'ait pas été mon cas, ça relève parfois du miracle d'arriver à tomber enceinte. Je ne m'attendais pas du tout à cette réaction et je suis super contente d'avoir partagé cette chanson si elle a pu donner de l'espoir à d'autres femmes.

**Typh Barrow**

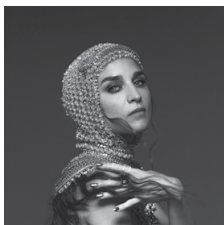
« Je ne suis plus la petite fille  
que je pensais être. »

Après la sortie de *dreama*, une tournée vous attend en avril. Comment abordez-vous votre retour sur scène ?

J'aborde cette tournée avec beaucoup de concentration, d'excitation, de hâte, mais aussi beaucoup d'appréhension parce que, sinon, ce ne serait pas tout à fait moi. Pour le moment, j'ai particulièrement hâte parce qu'on est en plein dans la construction du show et on peut commencer à décompter les semaines. Le public a l'air d'être au rendez-vous, les salles se remplissent bien. Maintenant, on espère ne pas les décevoir. Puisque l'album ne sort que quelques jours avant les premiers concerts, beaucoup de gens vont probablement le découvrir sur scène. C'est aussi l'occasion de surprendre le public en composant des versions inédites de certains morceaux des précédents albums. Et pour le reste, il faudra venir. On ne va pas en dire trop non plus.

**Typh Barrow**  
*dreama*

Autoproduction



© RAPHAËL GILLES

## Simon Fransquot

TEXTE : PHILOMÈNE RAXHON

**Des montagnes de l'Atlas pour son dernier projet Puisque je suis née à Bollywood, le musicien Simon Fransquot crée des bandes originales de film tout sauf prévisibles.**

**Puisque je suis née est votre quatrième collaboration avec le réalisateur Jawad Rhalib. Qu'est-ce qui vous pousse à vous retrouver projet après projet ?**

J'aime particulièrement le travail de Jawad, qui a toujours enfoncé des portes, à travers les sujets qu'il choisit mais aussi dans sa manière de les traiter avec énormément de poésie, de bienveillance et de sensibilité. Le premier film réalisé ensemble était *Au temps où les arabes dansaient* en 2019 et, depuis, à chaque nouveau film, la communication est encore meilleure. Pour *Puisque je suis née*, on voulait que la BO soit la voix silencieuse du personnage principal, Zahira, une petite fille qui fait preuve d'énormément de force mais parle très peu. La musique est plutôt minimaliste avec des sonorités arabes amenées par le trompettiste syrien Yamen Martini, qui travaille les maqâms arabes, les quarts de ton qui n'existent pas dans la musique occidentale.

**Il s'agit de votre douzième bande-annonce de long-métrage. À quoi ressemble votre processus créatif ?**

Je discute beaucoup avec les réalisateurs en amont. On fait des playlists communes avec la

musique que j'envisage d'après le scénario ou les ambiances qu'ils imaginent pour leur film. Ensuite, on m'envoie des séquences et je travaille sur les images en m'inspirant du rythme, du jeu des acteurs, du cadrage... Là, la musique peut encore totalement changer par rapport à ce qu'on avait imaginé six mois plus tôt. Pour ce nouveau film, j'ai écrit des harmonies et des petits bouts de thème sur lesquels Yamen et moi avons ensuite improvisé pour aboutir à des morceaux de 15-20 minutes.

**Vous travaillez également sur de nombreux films étrangers, notamment à Bollywood. Vous aimez varier les styles ?**

J'apprends énormément en acceptant des films comme ça. Pour ce projet à Bollywood, *Lakadbaggha*, on est sur une trilogie de films d'action avec des batailles chorégraphiées dans tous les sens. Je suis beaucoup plus proche de la sensibilité d'un film comme *Puisque je suis née* mais j'aime faire des films complètement différents. Le producteur indien avait flashé sur le charango, un instrument sud-américain que j'avais utilisé pour la BO du film *Un été à Boujad*. Il voulait que j'associe ça au chant traditionnel d'une chanteuse, une giga star en Inde, et que j'ajoute une touche moderne avec des batteries un peu trap. C'est un mélange très étrange mais le challenge est intéressant.



# album

# chanson

©MAËL CRESPO

# Raphaële Germser

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Multi-instrumentiste et arrangeuse, Raphaële a trouvé "sa voix" au contact des autres. *Comètes* est son premier album.

Imaginé à la lisière de poèmes enchantés et de textes commandés à Lucie Lefauconnier (Lou K), le premier album de Raphaële Germser pose des mots rassurants sur une collection de sentiments cabossés. Arrivée en Belgique en 1996 pour peaufiner sa formation théâtrale à l'INSAS, la musicienne a trouvé sa place à Bruxelles mais aussi sur des disques signés Benjamin Biolay, Monolithe Noir, Wax Tailor ou Birdpen, le projet satellite du groupe de rock Archive. À 50 ans, Raphaële Germser délaisse (un peu) les autres et prend (enfin !) le temps de parler d'elle, de ce qui la touche et la concerne. Un morceau comme *La peau* illustre parfaitement sa démarche. Épaulée par la voix de Lemon Felixe, Raphaële Germser s'y regarde dans le miroir. « 90% des femmes n'aiment pas leur corps, dit-elle. C'est symptomatique d'un dysfonctionnement sociétal. Je voulais parler de ce désamour pour l'apparence physique. » Parfois mélancolique, toujours réconfortant, *Comètes* fédère une constellation de chants bienveillants (Édouard van Praet, Lucie Sue, Arnaud Héron, Noémie Dambré, Aristide Renard) autour de mélodies soyeuses et sophistiquées, toutes

chantées en français. À l'image d'une comète qui, furtivement, traverse la voûte céleste, l'album évoque la solitude, le mouvement et les instants fugaces. « Le titre du disque s'inspire de la chanson du même nom, indique la chanteuse. Elle fait référence à un épisode douloureux. À une période où ma meilleure amie se savait condamnée. J'allais la perdre. Le jour où je l'ai appris, je suis montée à bord d'un train qui reliait Namur à Bruxelles. Je me sentais seule, triste, impuissante. En arrivant à la Gare Centrale, le gars assis en face de moi m'a tendu un bout de papier. Ensuite, il est descendu du train. J'ai regardé la feuille. C'était un dessin de mon visage. Sans un mot ni de numéro de téléphone. Je n'ai jamais revu le dessinateur. Il s'est volatilisé sur le quai. Après coup, j'ai repensé à cette irruption soudaine. Cette personne avait mis des traits sur ma détresse, alors que je pensais que personne ne pouvait la percevoir. » L'art de prendre soin des autres, sans rien demander en retour. C'est, en substance, la qualité première de l'album proposé par Raphaële Germser.

**Raphaële Germser**  
*Comètes*  
Autoproduction



# album

# chanson-pop

©SASHA VERNAEVE

# ML

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Trois ans après *Ailleurs n'existe pas*, ML revient à pas de loup avec un premier album sous le bras.

« Ça fait longtemps que j'ai envie de faire un disque "from A to B". Je me suis dit "cette fois, je fais ce disque et personne ne me convaincra que ça n'en est pas un !" », nous confie-t-elle, le regard franc et souriant. Pari tenu : avec *Tout bas*, l'artiste bruxelloise livre un projet complet et assumé, taillé pour un long trajet en voiture ou une balade en plein soleil, les écouteurs bien calés dans les oreilles. Une collection de dix morceaux qui sonnent juste, truffés d'histoires à la fois intimes et terriblement universelles. Tout le long, les images défilent et nous ramènent à nos propres existences – surtout aux détails qui en font la richesse.

Au cœur de *Tout bas*, les liens fraternels, l'amitié, mais aussi la maternité. La naissance de son fils en est l'élan vital ; les fausses couches qui l'ont précédée trouvent leur place dans une chanson qui résonne. « La maternité est ultra présente dans ce disque. La maternité sous toutes ses facettes, d'ailleurs, car j'ai fait deux fausses couches avant l'arrivée d'Elliot », souligne l'artiste.

« Le disque est hyper contrasté. Mais ça, c'est moi, depuis toujours. Je peux chan-

ger quatre fois d'humeur en une journée. Je ne me verrais jamais faire un album qui soit entièrement lent, calme et doux parce que moi, je n'aurais jamais une semaine qui soit entièrement lente, calme et douce », poursuit-elle. Un album à son image, donc, qui navigue avec une fluidité désarmante entre les styles, les langues et les énergies : tandis que sur *Bye-bye*, les sonorités alt-rock et bedroom refont surface, un mood plus folk s'installe sur *Nothing is meant to be*, unique featuring du disque, enregistré d'une traite avec son ami Ola.

Impossible pourtant de s'y perdre : la patte ML est là, dessinée à quatre mains. Elle compose, écrit, façonne les mélodies ; son frère Aurelio imagine les arrangements. Wurlitzer, guitares, harmonies qui surgissent puis s'évanouissent. Les voix sont basses, proches, presque à hauteur de souffle. Ensemble, iels sculptent un son intime, ancré, profondément sincère. « Je peux m'imaginer, à 60 ans, encore faire de la musique avec mon frère », glisse-t-elle. On la croit sur parole.

**ML**  
*Tout bas*  
Vérité



# album

# baroque-contemporain

©MARIE-HÉLÈNE TERCAFS

# Trio Les Heures Bleues

TEXTE : VICTORIA DE SCHRIJVER

Avec *Circa Diem*, le trio Les Heures Bleues présente un premier manifeste faisant dialoguer baroque et musique de création. Un album abouti, un goût assumé pour le décroissement, le tout porté par une vraie complémentarité et une identité sonore et visuelle forte.



Trio Les Heures Bleues  
*Circa Diem*  
Cyprès

Adèle Legrand (flûte traversière), Pauline Oreins (accordéon) et Solène Beaudet (violoncelle) forment le trio Les Heures Bleues, un ensemble à l'instrumentarium rare mais qui sonne comme une évidence dès les premières notes. Pour Solène, dernière arrivée dans le projet : « J'avais été frappée par l'évidence de comment ça sonnait ». Pour elle, le soufflet de l'accordéon fait immédiatement écho au souffle du baroque, rappelant l'orgue ou la flûte, au point que l'ensemble lui a semblé « couler de source ».

## Au Commencement

Les Heures Bleues représentent le moment où le jour et la nuit se rencontrent, celui où « les extrêmes se rencontrent ». L'objectif se dessine directement : faire dialoguer le baroque et la musique de création, dans une optique d'accessibilité et de décroissement. « Le terme invitait à une poésie », rajoute Adèle. Les trois artistes le rappellent : la musique baroque est un espace de créativité et de liberté rare.

Pour Adèle, l'enjeu est aussi « d'amener des publics toujours plus larges, qui ne se sentent peut-être pas autorisés à écouter cette musique-là ». Leur identité visuelle se dessine rapidement : bleu et or, dans des costumes de Lucia Perez et des logos et aquarelles de Maïa Kleinknecht.

## Circa Diem

*Circa Diem* marque le début du trio au disque. Enregistré en avril 2025 au Grand Manège, l'album fait dialoguer l'*Opus 1* de Tomaso Albinoni avec cinq œuvres commandées à des compositeurs et compositrices. L'album s'organise de cette façon : une œuvre de création débutera et terminera l'album, et entre, toujours une sonate d'Albinoni. « “*Circa Diem*”, ça veut dire “presque un jour” », nous explique Pauline. Ainsi, les trois musiciennes pensent l'album comme un cycle, celui d'une vie, ou peut-être d'une journée, traversé de lumières et d'émotions différentes. Les musiciennes proposent aux compositeurs de choisir leur espace préféré, à l'aide de mots-clés. L'album est un vrai programme abouti, avec Albinoni en fil rouge.

## Cinq créations pour un même cycle

*La Nuit profonde* de Virginie Tasset ouvre le disque, avec l'apparition rare des voix des musiciennes. « À partir du moment où on utilise la voix, il y a un dévoilement encore bien plus grand que quand on est derrière notre instrument », raconte Pauline. Virginie Tasset y aborde la maternité, inspirée par sa propre expérience et tente de reproduire « ce que l'enfant entend depuis l'intérieur du ventre, des bruits qui viennent de l'extérieur. Et puis il y a une deuxième partie [...], quand l'enfant est dans le monde et les sons se précisent », précise Adèle.

« La musique de création, c'est une pluralité de langages », rappelle le trio. De *L'Aube* de Max Charue à *Zénith* de Patrick Leterme, jusqu'à *To Dusk and Beyond* (Crépuscule) de Muhiddin Dürrüoğlu, l'album se transforme à chaque pièce. Coup de cœur pour l'œuvre la plus longue du parcours : *Pinkas* (Heure dorée) de Jimmy Bonesso. Le compositeur y raconte les sensations vécues lors de sa visite de la synagogue Pinkas à Prague où les noms de près de 80.000 Juifs de Bohême et de Moravie victimes de la Shoah sont inscrits à la main.

## La suite

L'album *Circa Diem* paraît début mars 2026 chez Cyprès et un concert de sortie est prévu dans la foulée à la Tricoterie de Bruxelles. « Le disque est une finalité mais aussi une photographie d'un instant et il va continuer à évoluer avec les concerts », nous dit le trio. Entre de futurs concerts, et – on l'espère – un prochain album, le trio travaille sur son premier projet musical pour enfants mêlant musique et danse avec Adèle Bourret : HIKE, pour la saison 2026-2027.



# Clap de fin amor pour la Médiathèque et sa collection

TEXTE : JULIEN WINKEL

Dans quelques mois, c'en sera fini de la Médiathèque. Une décision prise par le gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles malgré une dernière évaluation positive du projet par l'Administration générale de la Culture. Et qui pose la question du devenir des 400.000 médias composant la collection de la vénérable institution.

**L**a fin d'une histoire de 70 ans. Lorsque suite à son conclave budgétaire d'octobre 2025, le gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles a annoncé qu'il ne renouvelerait pas le contrat-programme de la Médiathèque Nouvelle, qui perdait ainsi ses subsides, ce ne sont pas moins de sept décennies d'histoire qui ont défilé sous les yeux des amoureux de musique, de cinéma et de jeux. Née en 1956 sous le nom de "Discothèque Nationale de Belgique", l'asbl a longtemps centré son activité sur la location de disques, de films et de jeux vidéo. En 2000, au plus fort de son activité sous le patronyme de "La Médiathèque de la Communauté française", ce ne sont pas moins de 4.117.931 prêts qui sont réalisés en une année. Mais très vite, la situation s'envenime. La dématérialisation de la musique, le téléchargement, puis les plateformes d'écoute géantes comme Spotify ou Deezer creusent lentement la tombe de la vieille dame. L'activité de location décroît, jusqu'à devenir marginale. Pour sauver sa peau, l'asbl recentre ses activités sur un travail de médiation, d'animation assez large sous le nom de "PointCulture". Puis, à partir de 2022, l'asbl devient un opérateur d'appui auprès des réseaux d'opérateurs culturels (bibliothèques, centres culturels), centré sur l'éducation aux médias. Ses collections restent quant à elles accessibles au prêt via les bibliothèques de la FWB, dans lesquelles la Médiathèque Nouvelle – son nouveau nom depuis 2025 – organise des événements, des concerts. Un repositionnement qui n'empêchera pas la mort de la structure. Le 13 octobre 2025, le cabinet d'Élisabeth Degryse (Les Engagés), la Ministre-présidente de la FWB, publie un communiqué de presse au titre sans ambiguïté : « *Clap de fin pour la Médiathèque Nouvelle* ».

Il faut dire qu'avec un subside annuel de 3,6 millions d'euros par an, l'asbl avait tout pour attirer l'attention. Les autorités de la FWB souhaitaient effectuer 700 millions d'euros d'économies, en plus d'impulser pour 200 millions d'euros de politiques nouvelles, sur l'ensemble de la législation... La suppression de la Médiathèque Nouvelle est-elle donc logique ? À voir. Car de nombreuses questions subsistent. Pourquoi avoir décidé de mettre fin à l'histoire de l'asbl alors que l'Administration générale de la Culture avait remis un avis positif à son sujet en 2025 ? Et puis surtout, que va devenir la fameuse collection de médias, forte d'environ 400.000 pièces, possédée par la vénérable institution ?

### Un vrai renouveau

Nico Patelli est attaché de presse d'Élisabeth Degryse, qui est également en charge de la Culture à la FWB. Interrogé sur les raisons qui ont poussé le gouvernement à organiser la fin des activités de l'asbl, il confirme le constat évoqué le 13 octobre. « *Cette décision est basée sur un travail d'analyse et sur la réalité budgétaire de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Les habitudes de consommation des médias (en référence à la quasi disparition du prêt, – ndlr) ont également changé* », confirme-t-il. Avant d'évoquer un avis peu enthousiaste de l'Administration générale de la Culture publié en 2021 lors de la précédente législature et qui soulignait notamment des problèmes de cohérence des missions de la Médiathèque Nouvelle avec celles effectuées par d'autres opérateurs.

Pourtant, depuis, la Médiathèque Nouvelle a changé. « *Avec cette mission d'opérateur d'appui, il y a eu un vrai renouveau* », explique Édith Bertholet, sa directrice générale. Outre l'accès aux collections pour les donner en prêt, les bibliothèques ont pu bénéficier de l'aide de l'asbl pour développer des projets musicaux, des ateliers et formations, des projections ou des écoutes de médias. De manière plus générale, la Médiathèque Nouvelle assiste 500 opérateurs pour la mise sur pied de tout un tas de projets, notamment « *en animant les collections qui ont été constituées au fil des ans* », détaille Jean-Jacques Deleeuw, président de son conseil d'administration. Une activité renouvelée qui a valu à l'asbl la reconnaissance d'opérateurs culturels. À la tête du Delta, un centre culturel situé à Namur, et aussi un opérateur d'appui aux bibliothèques de la Province de Namur, Philippe Horevoets salue le travail effectué par la Médiathèque Nouvelle au cœur de celles-ci. « *Cela les a ouvertes à la musique, aux documentaires, décloisonnant les arts. Il y a un travail de médiation*

*et d'animation des collections de la Médiathèque Nouvelle pour les rendre vivantes.* »

Du côté de l'AGC aussi, ce virage semble avoir produit des effets. Début 2025, l'administration a rendu un rapport bien plus positif qu'en 2021. Celui-ci évacuait les reproches de redondance évoqués quelques années avant en indiquant que la Médiathèque Nouvelle développait dans ses nouvelles missions d'appui « *une expérimentation spécifique* ». Pourquoi avoir alors justifié sa disparition en évoquant cette "redondance" ? Interrogé sur cette contradiction, Nico Patelli invoque une « *décision politique* » que regrette Philippe Horevoets. « *Si suite à la disparition de la Médiathèque Nouvelle, le prêt va survivre via les bibliothèques, tout le travail de mise en valeur et d'animation de la collection au sein des opérateurs culturels risque par contre de disparaître* », explique-t-il. Interrogé par Larsen sur ce que le cabinet entend faire pour pérenniser ce travail, Nico Patelli dit ne pas encore pouvoir s'avancer.

Joan-Jacques Deloouw

« On sait que tout le reste, la mission d'animation de cette collection, va passer à la trappe. »

### Le temps pressé

Pour ce qui est du devenir des collections, Larsen a pu obtenir quelques informations auprès d'Édith Bertholet. Une partie devrait être reprise par la Lecture publique (les bibliothèques) et demeurera accessible au prêt, comme c'est le cas aujourd'hui. Un autre pan, celui des collections dites « *historiques* », devrait être transférée à la Bibliothèque Royale de Belgique (KBR) pour consultation sur place. Enfin, une toute petite partie devrait filer vers le Conservatoire royal de Bruxelles pour l'enseignement. « *Pour le volet prêt et consultation, dans tout ce qui existe dans le paysage de la FWB, les transferts vers ces opérateurs est la solution qui paraît la plus adéquate*, analyse Jean-Jacques Deleeuw. *Mais on sait que tout le reste, la mission d'animation de cette collection, va passer à la trappe.* » La Lecture publique et la KBR ont décliné les demandes d'interview de Larsen. Et ici encore, Nico Patelli ne s'avance pas, évoquant « *une décision dans les prochaines semaines* ».

Pourtant, le temps presse. Si initialement le cabinet Degryse prévoyait la fin des activités de la Médiathèque Nouvelle pour 2028, les choses iront en réalité beaucoup plus vite. Incapable d'assumer sa survie financière jusqu'à cette date tout en payant des préavis parfois très longs, la Médiathèque Nouvelle risquait de faire faillite à tout moment. Il a donc fallu accélérer le processus. 42 travailleurs disposent donc actuellement d'un préavis jusque fin avril, « *le temps de transférer les collections* », situe Édith Bertholet. Dix autres travailleurs et travailleuses iront jusque fin juin. Puis, ce sera effectivement "clap de fin" pour la Médiathèque Nouvelle. Un "clap" qui semblait avoir été décidé bien avant le conclave budgétaire d'octobre 2025, d'après des informations que Larsen a pu obtenir. Une situation qui pourrait expliquer le manque de concertation avec l'asbl, dénoncé par sa directrice générale. « *Pendant neuf mois nous avons sollicité des rendez-vous, sans réponse* », regrette-t-elle. Avant de déplorer que du côté du cabinet de la Ministre-présidente, « *on ne parle que de prêt alors que la Médiathèque Nouvelle ne fait plus ça directement* ». « *Au cabinet comme au gouvernement, ils n'ont ni compris que la Médiathèque Nouvelle était devenue un opérateur d'appui, ni mesuré la richesse de ce qu'elle avait patiemment reconstruit. La décision s'est prise sans examen sérieux de l'existant, et sans plan crédible pour l'avenir d'une collection patrimoniale unique* », dénonce une source proche du dossier, en guise de conclusion amère.

# Les lieux de concerts changent, s'inquiètent

DOSSIER: JULIEN BROQUET

Entre la fermeture des Ateliers Claus et la fin des concerts de rock au Café Central, le paysage underground bruxellois du live est en train de changer. Tout ce qui n'est pas mainstream se fait secouer. Le secteur est inquiet. Avec quelles craintes et perspectives pour les salles d'urgence et indé de la FWB ?

# et s'adaptent

**I**l y a quelques semaines, les Ateliers Claus annonçaient mettre la clé sous le paillasson. Après 20 ans de bons et loyaux services, de découvertes, de prises de risques, d'expérimentation, l'espace culturel saint-gillois à tête chercheuse arrête les frais. « Ce lieu est un peu mon enfant spirituel, explique Frans Claus. Je l'ai mis au monde avec des moyens privés et cette idée qu'il pourrait marcher à un moment de manière indépendante. Sans moi. Comme un adulte. On y est arrivé. On a fonctionné avec des subsides officiels. Trois personnes salariées et divers champs d'action. La programmation, le label, l'agence de booking, les résidences... »

Mais en 2022, c'est la coupure totale, nette et brutale. Leurs subventions, entre 125.000 et 150.000 euros, du gouvernement flamand leur sont retirées. « J'espérais tenir le coup jusqu'à d'éventuelles nouvelles aides structurelles mais ce n'est pas possible. J'ai essayé de continuer. C'est à d'autres gens de prendre le relais. »

En 20 ans, les Ateliers Claus ont organisé 800 concerts. Enregistré une cinquantaine de disques. C'est aux Ateliers Claus que Thurston Moore (Sonic Youth) venait ces dernières années jouer. Aux Ateliers Claus qu'on a découvert les zozos de Sleaford Mods désormais sold out à l'AB. « Je pense plutôt à tous ces petits projets d'un haut niveau artistique qu'on a pu proposer. On a découvert un tas de choses et les spectateurs avec nous. »

Les politiques ne réalisent pas le retentissement d'un endroit comme celui-là au niveau international. « Il est dû au fait d'avoir mis à l'affiche une scène ignorée par les acteurs du secteur qui fonctionnent sur des normes commerciales et pensent la musique en ventes de tickets. Au fait de programmer des artistes authentiques. Des gens qui cherchent et se questionnent. De la musique difficile ? Pas toujours mais parfois. Il faut de temps en temps faire des efforts pour trouver la beauté. Que ce soit dans l'art ou dans la vie. »

Frans Claus appelle à davantage d'équilibre entre les sommes allouées à l'Ancienne Belgique, au Botanique, au Théâtre National et l'argent accordé à des plus petits projets comme le sien. « Il y a toujours eu des initiatives qui meurent, qui naissent ou renaissent, dans l'underground bruxellois. Les idées vont trouver leur chemin. Mais je ne sais pas où et comment. Penser que les grandes structures comme l'AB et le Bota vont récupérer les petites initiatives n'a pas de sens. Ça ne marche pas comme ça. »

Frans Claus remarque que les gens qui sont forts dans l'élaboration de dossiers obtiennent des résultats et de l'argent. Mais le 15 rue Crickx n'a pas dit son dernier mot. « Plusieurs idées sont sur le tapis. La salle ne va pas disparaître tout de suite. Elle ne sera pas transformée en magasin de légumes ou en atelier privé. Je veux qu'elle reste un endroit public d'une façon ou d'une autre. J'ai besoin de partenaires et l'intention de trouver une formule plus légère. Plus amusante. Plus directe. Sans toutes ces histoires de budget, de subvention, d'administration. »

### Contro désorté

La fermeture des Ateliers n'est pas un cas isolé. L'émergence, la découverte et l'underground souffrent. Le Café Central arrête ses concerts de rock gratuit. Le Rock Classic, spécialisé dans les soirées rock, metal et grunge, a stoppé ses activités après 30 ans d'existence. La scène électro aussi en prend pour son grade. Le Bonnefooi, le Spirito, La Cabane et Reset ont tous disparu ces derniers mois.

« La scène culturelle en chie un peu, reconnaît Valentino Sacchi, qui se cache derrière le B.U.N.K., espace bruxellois DIY consacré à la création et diffusion musicales. À mes yeux, c'est toujours alarmant quand la culture n'est plus bien accueillie dans un centre-ville. La fermeture des bars-concerts en dit long sur la fréquentation du centre. Les gens le désertent pour un tas de raisons. C'est un peu moche mais c'est comme ça presque partout. À Londres, Berlin ou Paris, les chouettes lieux sont dans les quartiers autour. C'est normal avec la pression immobilière. Mais donc, ça se passe dans l'à-côté. Et il se fait qu'à Bruxelles, l'à-côté n'est pas très loin. »

Valentino Sacchi pense notamment aux Marolles et à leur Chaff. Un petit bar place du Jeu de Balle où on fait rentrer 50 personnes

au chausse-pied et où il y a des concerts furieux et gratuits tous les lundis. « Toutes les semaines quasiment toute l'année, tu as 300 personnes devant. Des jeunes punks alternatifs de la scène rock bruxelloise. Des tatoueurs et des disquaires organisent des événements par-ci par-là dans le quartier. Et Gimic propose des DJ sets. »

On pourrait aussi parler du Cobra Jaune près de la Gare du Midi ou de la Cantine solidaire Zot à Molenbeek qui accueillent tous deux des concerts. « La scène à Bruxelles est loin d'être mourante. Il y a plein de groupes. De plus en plus de musiciens. De plus en plus de lieux. Puis aussi un service d'occupation temporaire hyper vivant. La ville de Bruxelles tient à mettre à profit des espaces pour en faire des endroits alternatifs culturels. Il y a aussi tout le projet du côté de Tour & Taxis avec le Magasin 4. C'est pas la fin du monde du tout. » Valentino Sacchi s'apprête d'ici deux ou trois mois à organiser des événements récurrents dans la salle de 500 personnes que le Magasin 4 a occupé temporairement. Il ne se voile pas la face. « Les décisions politiques affectent la scène. Beaucoup de lieux dépendent des subsides et les nouvelles structures ne sont plus acceptées. Au Bunk, on va devoir fonctionner sans pendant les quatre ou cinq premières années. Faut trouver des solutions. Effectuer des calculs de recettes pour organiser des événements rentables. On a eu 5.000 euros de la FWB alors qu'on en demandait 170.000. Et on a reçu 5000 euros de la COCOF parce qu'on va développer des cours et des ateliers de musique pour publics en difficulté en partenariat avec des asbl. Faut se repenser. »

### Mentalité de pirate

Si le Café Central a annoncé qu'il mettait un terme à ses concerts de rock gratuits, Ypsos y organise depuis trois ans des événements hip-hop. « Nous, on continue d'y faire des concerts. Ça fonctionne. La direction artistique du Café Central a surtout été orientée rock pendant un moment. Le boss est en train de repenser un peu son endroit. » Le collectif d'Ypsos, Street Dreamz, a mis en lumière plus de 150 artistes. « Nous, on est partis du principe : "il n'y a pas assez de concerts de rap, on va les organiser nous-mêmes". On a commencé avec du gratuit pour attirer un public. Et maintenant, il y a une petite entrée plus symbolique qu'autre chose. Entre 5 et 8 balles. Il y a de moins en moins de cafés-concerts. Avant le Metteko faisait des trucs. Le Live Music Café a fermé. Certains bars proposent des jams. Mais on n'est pas dans ce trip. Le Central est une belle alternative aux salles conventionnelles où il est devenu compliqué de proposer un prix correct de billet vu les frais engagés. Nos soirées ne sont pas menacées mais on a d'autres envies. On ira peut-être faire d'autres trucs dans d'autres lieux avec un autre concept. »

Éducateur spécialisé, Ypsos a grandi à Nevers et vit depuis 20 ans en Belgique. « Personne n'a envie de vivre dans des villes sans culture. De se retrouver dans un endroit où il n'y a qu'une usine, un hôpital et une école... D'autant que Bruxelles est un vivier incroyable. Et ce toutes disciplines confondues. »

Le rappeur reconnaît l'importance des subventions (« selon moi, elles doivent permettre l'accès à la culture pour tous ») mais n'est pas du genre à pleurnicher. « Ça va devenir de plus en plus compliqué pour les niches. Ce n'est pas un mal pour un bien mais ça permet aux artistes de se réinventer. On n'a pas besoin de subventions pour faire de l'art. L'indépendance et l'esprit punk des années 80 remettent la musique au centre du game. Inventer, créer, c'est la flamme qui anime les artistes. Tu as beau souffler sur le feu, il reste toujours les braises. Je suis pas trop dans le truc ouin ouin. À chialer. Ça a toujours été comme ça. Et sans ça, il n'y aurait pas eu de punk. Il n'y aurait pas eu de hip-hop. De mouvement contestataire. Tout ces courants sont nés du rejet des institutions. À nous de faire ce qu'on peut, à notre échelle, en tant que citoyens. »

Ypsos n'en a pas moins sa petite réflexion sur la situation. « Les gens ont moins de moyens. Aller voir des concerts en semaine et boire des coups, c'est un budget. Le centre a peut-être aussi moins bonne réputation. Les gens s'y aventurent moins. Se garer coûte un pont. Tout ça a dû jouer. Je pense qu'il faut avoir une petite mentalité de pirate si tu veux faire subsister ton art. »



Beaucoup d'activités à venir dans toutes ces salles!

« Faut avoir un peu de chance avec le voisinage. Un peu de jugeote dans la manière de gérer. Mais moi, je n'aurais jamais monté un projet culturel autre part qu'à Bruxelles, reprend Valentino. À mon sens, en Wallonie, il n'y a pas assez de gens, pas assez de groupes, pas assez de public. Je ne vois pas une ville où j'aurais pu monter un projet similaire au Bunk en me disant que ça fonctionnerait. Liège est sans doute le seul endroit où un vivier survit et survivra toujours. »

### Emmener ailleurs

Le KulturA. ne s'en sort pas trop mal et passe entre les gouttes. « On verra comment le contrat de diffusion va être renouvelé. On espère qu'il sera maintenu et pas diminué, commente Jean-François Jaspers, l'un de ses coordinateurs. La FWB constitue un de nos gros subsides. Mais on a aussi reçu l'aide du fonds Maribel et on a récupéré des budgets APE qui font qu'on est arrivé à un niveau de financement jamais atteint jusque-là. »

Le KulturA. arrive plus ou moins à 30% de soutien public et c'est du jamais vu. « On a pris l'habitude de se débrouiller. Il est impossible pour nous de fonctionner sans soutien mais on génère une grosse partie de notre chiffre d'affaires. Il y a donc davantage de possibilités de rebondir. D'autant que toutes nos aides ne viennent pas du même endroit et d'un seul gros pouvoir subsidiant. »

Depuis 2023, le KulturA. demande des participations aux collectifs et aux orgas. « Vu la situation financière, il a fallu trouver des moyens de créer de nouvelles recettes. On demande un petit forfait et 1,50 euros par entrée payante générée. Mais pour les orgas rock, c'est déjà compliqué quand elles ne doivent rien payer. »

À Liège comme partout, le paysage évolue, se redessine. « Le KulturA. devient un peu plus club, commente Yannick Grégoire membre de son OA et de JauneOrange. Parce que ce n'est pas une salle qui programme elle-même, ce sont des collectifs qui y prennent leurs quartiers. » La "fête" est clairement plus rentable que le concert. « Avec JO, on est déjà aussi un peu entrés dans cette logique. On essaie d'organiser nos événements les vendredis et les samedis parce que ça se termine en fiesta. On tente d'autres choses. On s'est mis à organiser des petits showcases gratuits le dimanche dans nos nouveaux bureaux. On sent qu'il y a un public. Mais ce n'est pas une vraie économie de salle de concerts. Quand tu es obligé d'organiser 25

événements par an selon ton contrat programme et que sur 13 d'entre eux, ça ne marche pas, tu changes ton fusil d'épaule. Dimanche, on a organisé un concert et les gosses pouvaient faire du patin à roulettes. Ça reste ouvert plus longtemps. On réfléchit à plein de trucs pour essayer de créer des mini expériences. On essaie aussi de bouger. Ça fait partie du package. Les gens aiment parfois que tu les emmènes ailleurs. Faut se renouveler. Proposer autre chose. »

À la grosse louche, au KulturA., il y a 40% d'électro pure et dure. 20% de hip-hop. 15% de rock. Puis tout ce qui est un peu hybride... « Chaque nouveau collectif amène une nouvelle énergie avec un nouveau public ou un ancien public qui ne venait plus ou venait moins. Le tout reste dynamique », remarque William Livet, coordinateur et responsable com des lieux.

Il y a toujours du mouvement et du changement dans le secteur du live. « Le Hangar a priori va s'arrêter, avance JF Jaspers. Le gars a envie de faire autre chose de ses week-ends. Celui qui était derrière le Garage est décédé. Et j'ai appris récemment que la Zone allait se mettre à fonctionner un peu comme nous. Qu'il n'y aurait plus de programmation propre. Que ce serait une mise à disposition de la salle à différents collectifs. » La Cité ardente n'a pas trop à se plaindre pour autant. « On a quand même un beau réseau de salles et de lieux. Avec tous types de jauges. Il y a pas mal d'endroits de 150-200 spectateurs mais c'est une bonne taille pour Liège. On n'est pas Bruxelles. En plus, il n'y a pas deux Zone ou deux KulturA. Chacun a ses spécificités. Il y a également des lieux qui ont ouvert rue Roture pour les musiques électroniques. »

### Pression sur les plus pauvres

« De manière générale, de moins en moins de lieux organisent des petits concerts où tu peux vite te placer. C'est bouché, explique Yannick Grégoire (KulturA.). Le Café Central, tu pouvais toujours compter dessus pour un groupe à guitares bien foutu. S'il est plus là, ta date à Bruxelles devient tout de suite plus compliquée à trouver. Surtout si tu commences. Tu vas devoir attendre. Faire tes preuves. Mais si tu ne joues pas, tu les fais jamais évidemment. Et tu progresses plus difficilement. Le modèle est vraiment en train de se péter la tronche. Ça met une énorme pression sur les groupes à qui on dit qu'il faut produire du contenu, du son, des vidéos. Moi je crois au

concert. Quand tu débutes, c'est l'essence. Certains ne seront de toutes façons jamais les rois du online. »

Avec un peu de recul, le constat est minant... « En gros, on évolue dans un secteur socio-culturel avec des valeurs qui nous font défendre des projets peu ou pas rentables mais on a des logiques de rentabilité pour tout. On doit faire attention à tout. On devient ce qu'on ne voulait pas devenir et on se retrouve à mettre la pression sur ceux qui sont plus pauvres que nous. C'est-à-dire les artistes. »

Au Rockerill, l'heure est plutôt à l'inquiétude. Fauchée, la ville de Charleroi a diminué ses subsides de 15% en 2025 et de 25% cette année. « On parle d'une subvention d'une quarantaine de milliers d'euros. Mais ça reste significatif », note Michael Sacchi. Quant au projet d'aménagement de la grande salle, au changement de toiture, à la sécurisation et à l'isolation thermique et acoustique du bâtiment, il est pour le moment passé à la trappe. « La troisième chose qui vient de nous tomber sur le râble, c'est la grande inspection des points APE (des contrats spécifiques d'Aides à la Promotion de l'Emploi qui dégagent des moyens pour les structures, – ndlr) lancée par le ministre Jeholet. Si on perd encore ces montants, on devra réduire nos activités évidemment. » Ce que le Rockerill a déjà fait. Il est aussi obligé de lésiner sur les cachets, de programmer des artistes plus installés. « On ne peut pas se permettre de donner 500 balles à tous les groupes et de se retrouver dans le rouge. Il faut rentabiliser avec les entrées et avec le bar. Mais c'est une réalité qui vient de chez les brasseurs : les gens boivent de moins en moins. Notre contrat programme 2024-2028 comporte des obligations : autant de soirées, autant de groupes de la FWB, autant de groupes féminins... Mais on ne peut pas se permettre de cumuler des événements à perte. Il va falloir choisir des soirées, des groupes qui amènent du monde. Raboter les cachets. C'est à l'opposé de ce qu'on nous avait demandé. En 2022-2023, le leitmotiv, c'était de mieux payer les artistes. »

La situation pousse à vivre au jour le jour. À éviter de se projeter. « J'essaie de me diversifier déjà. Je ne veux pas me limiter au rock punk garage. On a nos soirées techno. On s'ouvre au jazz. Une soirée reggae est prévue et Julian organise des événements metal avec lesquels il commence à fidéliser un chouette petit public. Il faut se remettre en question. C'est notre métier. On est obligé de voir plus loin que le bout de notre nez. »

Les groupes vont-ils en arriver comme dans certains pays à devoir eux-mêmes payer pour jouer dans des bars ? « En tout cas, les petites salles de découverte ici, c'est mal en point. À La Louvière, avant, tu avais trois cafés qui faisaient des concerts. T'étais payé au lance-pierre. Mais ça avait le mérite d'exister. C'est lors des concerts qu'on se fait les dents mais c'est aussi lors des concerts qu'on vend ses disques. »

La situation est également compliquée pour les groupes étrangers... « Je reçois entre 10 et 20 mails par jour de groupes qui cherchent des dates. Pour mai, juin, septembre voire début de l'année prochain. Je ne réponds même plus. On va d'abord regarder comment se passe notre printemps. »

### **Portes conséquantes**

Du côté de l'Atelier Rock à Huy, c'est la soupe à la grimace aussi. « On nous a supprimé une partie de nos subventions au niveau local, résume Patrice Saint-Remy. On avait 10.000 euros de la ville de Huy en frais de fonctionnement. On en a perdu 25%. Et on recevait un budget de 5000 euros pour l'organisation de la Fête de la Musique qui a carrément été supprimé. Le gel de l'indexation des subventions FWB est problématique à partir du moment où le cahier des charges ne change pas et où les coûts continuent d'augmenter. Et on a rencontré des soucis avec les Aides à la Promotion de l'Emploi. Trouver du personnel qualifié dans le domaine de la culture n'est pas spécialement évident et on n'a pas pu respecter notre engagement de trois équivalents temps plein. Ce qui fait qu'on perd 32.000 euros sur 95.000. Or, les APE représentent environ 25% de notre chiffre d'affaires global et on essuie des pertes relativement conséquentes depuis quelques années. »

Lors des deux dernières, L'Atelier Rock accueillait au moins un concert par semaine. Il va devoir se mettre un peu au régime. « Parce qu'on ne va pas pouvoir tenir le rythme avec moins de subventions et une paupérisation de la population liée à un tas de diverses réformes. »

La situation de l'Atelier Rock est un peu particulière. Avec d'une part un pôle diffusion/concerts et de l'autre une école de musique qui est en quelque sorte son core business. « On a quand même 300 élèves. C'est ça qui nous tient debout. Mais je ne sais pas ce que vont faire ceux qui ne bénéficient pas de ces revenus complémentaires. » Patrice Saint-Remy déplore le flou. La difficulté de se projeter. « Notre mission première, c'est les artistes émergents. Mais on risque à un moment de tomber dans le même piège que certains. De faire venir moins de créateurs que de groupes de covers... D'autant que dans le contrat programme qu'on a reçu en 2024, il nous est demandé de respecter des barèmes de cachets. Mais quand tu te retrouves avec des groupes qui ont joué trois fois, que personne ne connaît et que tu dois les payer 800 balles, ça devient un peu compliqué. Même avec Art et Vie. Le gouvernement actuel veut soutenir les artistes qui marchent. On est dans cette logique. Les petites salles vont devoir fermer. Et il n'y a que les grosses qui vont pouvoir survivre. J'ai l'impression qu'on est en train de supprimer la culture de proximité. Elle me semble vraiment en danger. »

### **Modèles en question**

Rayon emploi, L'Entrepôt, à Arlon, rencontre lui aussi des difficultés à trouver des techniciens et à stabiliser une équipe à long terme. « On est à côté du Luxembourg qui est confronté à la même pénurie en termes de personnel technique. Et ce avec des salaires qu'on ne peut pas concurrencer », explique son administrateur Frédéric Lamand.

Si les aides se mettaient à diminuer, il lui serait vraiment compliqué de maintenir à la fois un nombre de concerts, d'artistes de la FWB et de risques à prendre. « On sait qu'on va perdre de l'argent sur certaines dates. Mais ce n'est pas parce qu'on n'arrive pas à rassembler un public sur un artiste super émergent qu'il ne faut pas le faire jouer et le rémunérer un minimum. S'il n'y a plus ça, on va devoir faire du rentable sur tous les projets. Et là, on arrive dans un autre monde. Un monde qui n'est quasiment plus que privé et dans lequel la place à la création n'est pas le premier sujet. »

L'Entrepôt fait 80 soirs et 200 groupes par an avec une petite équipe de salarié·es. « Dans les musiques actuelles, on est depuis longtemps sur un modèle qui dit que la billetterie doit au moins payer les cachets artistiques. Ce n'est pas le cas, je pense, dans tous les secteurs culturels. »

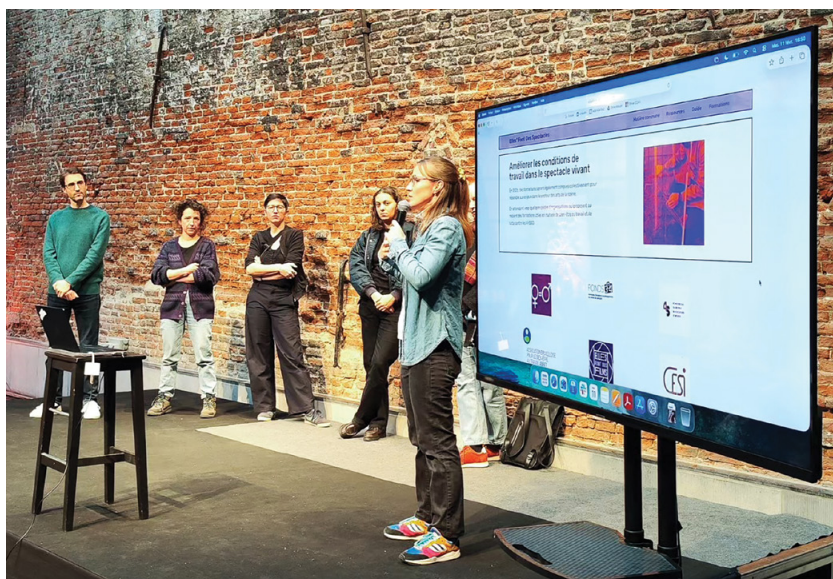
La découverte reste compliquée. A fortiori dans une ville de 30.000 habitants. « On a toujours dû trouver des stratagèmes. Développer des logiques de coproduction. S'associer avec des milliers de gens pour se trouver des publics par rapport à des esthétiques musicales. On propose beaucoup de choses. Et on y met beaucoup d'associatif. Mais même comme ça, on arrive au bout du système. Il va falloir d'autres idées. »

Frédéric Lamand épingle par ailleurs l'impatience et la gourmandise de certains. « Avant, les groupes pouvaient et devaient faire une ou deux tournées avant de demander des cachets élevés. Désormais, certains veulent commencer avec une Ancienne Belgique ou une Madeleine parce qu'ils ont 50.000 followers. Ils pensent à court terme et à l'envers. »

Le monde et les habitudes sont en train de changer. « Il y a des choses à revoir. Ça ne sert à rien d'aller vers la suralcoolisation par exemple. Ce ne sont pas non plus des trucs super gais à gérer. Si un mouvement global va dans la modération, ce n'est pas plus mal. » Frédéric Lamand n'a pas assez de recul pour davantage de considérations. « Il y a un contexte politique, un contexte économique, un contexte environnemental qui ne sont pas super drôles. Ce n'est pas étonnant que les curseurs se déplacent au niveau de la jeunesse. Avec le monde dans lequel on vit, les modèles qu'on avait par le passé sont remis en question. »

# Arts de la scène et relations de pouvoir ?

## Chantier en cours...



Journée de présentation d'Elles\* Font Des Spectacles.

TEXTE: VÉRONIQUE LAURENT

Elles sont là, partout, tout le temps, les relations de pouvoir, façonnant, formatant nos interactions. Comment les extraire, dans l'enseignement et les environnements professionnels des arts de la scène, du paradigme de la domination ? Comment se défaire de leurs conséquences destructrices ? Institutionnelles ou de terrain, des structures dissèquent la thématique, proposent des pistes, expérimentent de nouvelles pratiques, bref, déploient des efforts pour démanteler les systèmes de production de violences et de discriminations. Sous un panorama organique, de prometteuses plages d'évolution.

**M**aison des Musiques, Bruxelles, fin novembre 2024, Gretchen Amussen déroule devant une petite trentaine de participant-es son atelier « *autour de la délicate et actuelle question des relations de pouvoir dans les institutions d'enseignement supérieur artistique* ». La formulation rassembleuse émane du GRIAM, Groupe de Réflexion international sur les Apprentissages de la Musique, à l'initiative de la journée. Ce jour-là, celle qui a présidé les assemblées pour PRIhME, Power Relations in Higher Music Education, commence par expliquer ce projet de l'Association Européenne des Conservatoires (AEC) : travailler avec neuf établissements les questions de discriminations lors de quatre rencontres. Elles se sont tenues entre 2020 et 2023. Thématiques ? Relations de pouvoir et hiérarchies de pouvoir, Genre et sexisme, Handicap/racisme/situations socio-économiques, et Standards artistiques. Sur le modèle de la démocratie délibérative, à la lumière de l'intervention d'expert-es, des enseignant-es, étudiant-es mais aussi membres du personnel venant de structures de Dublin, Malmö, Cracovie, Zagreb, Manheim, Rome, San Sebastian, Graz et Karkhiv se sont réunis en assemblées citoyennes et ont formulé, en bout du processus, une liste de recommandations adoptée ensuite par l'AEC.

« *Les gens ont du mal à savoir par quel bout prendre ces problématiques*, observe Gretchen Amussen, aujourd'hui consultante, *mais quand on le fait, on est forcément confronté aux questions de gouvernance, de transparence, de responsabilité et de clarté dans les frontières, les limites et les attributions.* » Vastes champs de manœuvre. Pour les aborder, l'ancienne directrice des affaires extérieures et des relations internationales au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris appuie l'importance de partager un socle théorique commun. Ce matin de novembre, première étape avant les exercices pratiques : visionnage d'une vidéo de Robert Chambers, spécialiste du développement participatif, une approche valorisant l'implication active de toutes les parties pour un résultat pérenne. Dans *Power – The elephant in the room*, le britannique explicite les différents types et hiérarchies de pouvoir. Ces dernières se retrouvent dans des facteurs aussi divers que l'âge, le genre, l'origine ethnique ou économique, l'expertise, les rôles et statuts, institutionnels ou non, le contexte culturel, les capacités interpersonnelles, etc. Ces hiérarchies de pouvoir normalisées, leurs effets banalisés étaient jusqu'il y a peu rarement examinés. Quant aux différents types de pouvoir, celui pris "sur autrui" prédomine. Son versant écrasant boursoufle notre époque contemporaine individualisante et compétitive. Bien exercé, il prend aussi le nom de "leadership". Deuxième type de pouvoir : le "pouvoir de", soit la capacité de faire. Viennent ensuite le pouvoir collectif et la force intérieure. Robert Chambers insiste sur un dernier type de pouvoir, la capacité de permettre à autrui de trouver son propre pouvoir : « *Faisons-nous du pouvoir à donner l'autonomie (...) un élément central de la définition de nos rôles, de nos comportements et de nos attitudes ?* ».

Connaître et comprendre les différents types de pouvoir, croisés aux hiérarchies à l'œuvre, permet d'analyser les situations problématiques et les positionnements inévitablement situés des parties à partir d'une grille de lecture commune. Ce cadre proposé, travaillé à partir des expériences des participant-es, amorce un processus de transformation : investir davantage les types de pouvoir autres que celui pris sur autrui, dans une logique marchande d'accumulation. Il offre la possibilité d'élaborer des réponses coconstruites aux 1.001 problématiques qui peuvent survenir dans l'enseignement artistique musical ou dans d'autres microcosmes. Qu'il s'agisse de protestations d'un ou d'une élève suite à un examen estimé injustement raté, de tensions entre professeur-es statutaires et intérimaires ou même, de plaintes pour agressions sexuelles.

### Quantifier les violences

Ce sont ce type d'affaires révélées publiquement dans le sillage de #MeToo, qui ont secoué en Belgique les institutions d'enseignement supérieur et déclenché une prise de conscience du caractère massif et systémique des violences sexistes et sexuelles, les VSS. Le travail entamé à leur suite a fait émerger l'importance des relations

de pouvoir relevant du genre – et surtout leurs versants nocifs : domination masculine et appropriation du corps des (jeunes) femmes. Une réponse politique était nécessaire. En 2021, le Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles adressait une dizaine de demandes au Gouvernement, notamment la création, dans chaque établissement, d'un dispositif de recueil de la parole – avec voie de recours externe – et un renforcement du cadre légal. Certaines mesures ont été mises en œuvre, avec plus ou moins de succès. Un collectif rassemblant professeur-es et membres du personnel de toutes les universités francophones publiait une carte blanche en 2022, réclamant aux établissements d'enseignement supérieur d'inscrire la lutte contre les VSS en haut de leur liste de priorités. Le collectif dénonçait également les dispositifs en place comme insuffisants, notamment par manque de moyens.

Dans la continuité de la résolution de 2021, la FWB a commandé une étude d'ampleur afin d'objectiver la situation. Le rapport de recherche BEHAVES, Bien-être Harcèlement et Violences dans l'Enseignement Supérieur en FWB (2024), est venu étayer le malaise. Entre autres constats, il établit qu'au moins une personne sur deux rapporte y avoir été victime de harcèlement moral et presque autant, en avoir été témoin. Que presque 30% des répondant-es, étudiant-es, doctorant-es et membres du personnel de 41 établissements, disent avoir été victimes de violences sexistes et sexuelles, en majorité des femmes. Une prévalence s'observe dans les écoles d'enseignement artistique où le travail pédagogique engage l'intime, le corps, pouvant brouiller, entre professeur-es et élèves, les frontières entre sphères privée, éducative et professionnelle, créant un terrain propice à l'abus de pouvoir et à l'agression. Le rapport confirme également le manque d'efficacité des dispositifs internes existants et formule une série de recommandations.

Réponse politique en novembre 2025 : la FWB adopte un avant-projet de décret porté par Élisabeth Degryse, ministre en charge de l'Enseignement Supérieur, assorti d'un *financement structurel, un budget annuel de deux millions d'euros*. Objectif : garantir la prévention, l'accompagnement et la protection des étudiantes et des étudiants contre toutes les formes de violences sexistes et sexuelles, de harcèlement et de discriminations, les VSSHD. Avant l'adoption définitive, la concertation suit son cours. L'ARES, l'Académie de Recherche de l'Enseignement Supérieur, rassemblant établissements, étudiant-es et syndicats, a formulé une série de critiques. Parmi elles, le fait que le décret « *ne prend en considération que les situations (...) vécues par des étudiantes et étudiants du fait d'autres étudiantes et étudiants. Les membres du personnel des établissements ne sont pas mentionnés* ». Alors que des affaires – certaines portées au pénal – dont ont rendu compte les médias, notamment en 2024 dans des articles de la journaliste Catherine Makereel pour le Soir, concernent des faits commis par des professeurs sur des élèves. Certains de ces faits s'échelonnent sur plusieurs années...

### De nouvelles perspectives

Partie désormais visible de l'iceberg, la problématique des VSS dans l'enseignement supérieur artistique a déroulé la pelote d'autres formes, harcèlements et discriminations, tout autant présentes dans les milieux professionnels. Début février, à la conférence de presse de lancement d'Elles\* Font Des Spectacles (E\*FDS), six fédérations de travailleur-euses culturel-les, à l'origine de cette nouvelle plateforme d'outillage contre les VSSHD, prônaient d'ailleurs l'approche intégrée. Concrètement, E\*FDS recommande un examen de tout « *notre écosystème culturel et créatif* (enseignement comme milieux professionnels, donc, – ndlr), qui prenne en compte la dimension systémique des inégalités de genre et qui s'attache à comprendre les facteurs et les causes ». D'ores et déjà, le site ([www.ellesfontdesspectacles.be](http://www.ellesfontdesspectacles.be)) met à disposition de nombreuses ressources, rapports, études, initiatives.

*Institutionnels ou non, en collaboration ou individuels, les projets à l'attention des professionnel-les de la culture essaient, visant à sensibiliser sur l'éventail des violences et des discriminations, à outiller, à rappeler le cadre légal, droits et obligations, et les procé-*

# « Il faut répondre aux besoins de chaque secteur. Car les types de violences peuvent différer de l'un à l'autre. »

## Françoise Galloz – FWB

dures appropriées. Françoise Galloz, responsable des secteurs des musiques urbaines et chanson d'expression francophone mais aussi coordinatrice de la Chambre de concertation des musiques à la FWB, se réjouit de ce fourmillement. Elle rappelle qu'« il existe des constats transversaux, une matrice commune. Et qu'il faut aussi répondre aux besoins de chaque secteur. Car les types de violences peuvent différer, la thématique de la nuit est plus présente dans la musique, ou du moins différemment, que dans le théâtre, par exemple. Ou la précarité de l'emploi, plus intense dans la musique que dans des milieux davantage institutionnalisés ». Des transferts de savoirs et de compétences ont d'ailleurs lieu. La coalition des six fédérations d'E\*FDS s'est largement inspirée du guide du collectif des professionnelles de l'audiovisuel Elles\* Font Des Films tout en travaillant à l'adapter aux réalités et besoins des autres secteurs des arts de la scène.

### Des formations, des engagements

Sur la nouvelle plateforme se trouvent encore rassemblés les quelques sites des organismes qui proposent des formations, pierre angulaire d'une prévention des VSSHD qui se veut efficace. À terme, E\*FDS en proposera, elle aussi. Il existe actuellement deux formations institutionnelles aux VSS, communique Nico Patelli, attaché de presse du Cabinet de la Ministre-Présidente Degryse, également ministre de la Culture. La première à destination du secteur de l'audiovisuel. Une seconde se déroule en ce moment, également organisée et financée par l'Administration générale de la Culture et son Service des Enjeux Culturels Transversaux, dans le but de former et sensibiliser sur base volontaire environ 200 opérateurs culturels des arts vivants et de la musique, aussi bien travailleur-euses qu'employeur-euses, en groupes séparés « afin de garantir à chacun un espace de liberté dans sa prise de parole, nous écrit Nico Patelli. L'objectif étant bien entendu de l'étendre à l'ensemble du secteur culturel en fonction du futur budget disponible ». Dont acte.

Dans le cadre de la mise en place de ces formations, la FEAS, la Fédération des Employeur-euses des Arts de la Scène, a été sollicitée comme ressource, travaillant ces thématiques depuis quelques années. Les affaires révélées en 2024 mais aussi l'embarras d'employeur-euses démunis sur la marche à suivre quand des dénonciations leur parviennent, ont accéléré la mise en place d'actions concrètes, retrace sa vice-présidente, Aline Sam-Giao. La FEAS et ses 67 membres (institutions, centres scéniques, compagnies, ensembles musicaux ou vocaux, opéra, lieux d'accueil et de diffu-

sion, etc.) viennent de signer une charte les engageant formellement dans la lutte contre les VSSHD. Ses lignes de force : tolérance zéro effective, prévention active, plan d'action pour chaque structure membre... « La signature de cette charte représentait une étape préalable indispensable, explique la vice-présidente, également directrice générale de l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège, à la mise à disposition progressive de fiches-outils concrètes. » Utilisant comme source parmi d'autres le syllabus d'Elles Font Des Films, une des premières publiées expliquera la procédure de traitement d'une dénonciation qui parvient à un-e employeur-euse par voie hiérarchique. « On s'est attaché les services d'une juriste de l'ULg spécialisée en droit pénal, précise encore Aline Sam-Giao, et on découvre des leviers d'action, notamment dans la législation sur le bien-être au travail. » Leviers qui sortent les employeur-euses d'un positionnement attentiste, d'un retranchement derrière une décision de justice ou de l'inaction lorsque la justice décide d'un non-lieu. Française, Aline Sam-Giao garde un œil sur ce qu'il se passe chez nos voisins. Là aussi, ce sont des scandales d'agressions sexuelles, entre autres dans le secteur de l'opéra, qui ont provoqué des changements. En 2021, la ministre de la Culture de l'époque, Roselyne Bachelot, assortit l'octroi de subventions à toutes les structures d'art vivant à une série d'engagements pour lutter contre les VSSHD.

Engrangées en réaction à des dénonciations de faits graves, ces avancées cruciales dans les contextes éducatifs et professionnels ont ouvert la réflexion et la porte au traitement de toutes les formes de violences. Une ambitieuse étude, menée dans les secteurs artistiques de cinq pays, États-Unis, Finlande, France, Japon, et Royaume-Uni, enjoint dans ses conclusions à combattre toutes les violences, des plus sévères et médiatisées aux plus légères, en tant que continuum et phénomène de logiques sociales. *Gender-based violence Arts and Culture. Perspectives on Education and work*. recommande aussi de « viser à assurer l'égal accès des femmes et des minorités de genre à la formation, au travail et à la reconnaissance artistique ». Le dernier rapport de Scivias, réseau engagé pour l'égalité professionnelle entre femmes et hommes dans le secteur musical, montre une (très) très légère évolution de leur représentation. « Un travail énorme a été accompli, nuance Françoise Galloz, la problématique commence à être intégrée à tous les niveaux dans les secteurs des arts de la scène. » La grille de lecture des relations de pouvoir peut s'étendre encore, certainement, et ouvrir de nouveaux chantiers, dans un contexte de respect des droits et des libertés en tension.

# Les Rencontres Stéréo



TEXTE : DIDIER STIERS

« C'est autour d'un croissant, trempé ou non dans le café, que démarre cette rencontre entre la protéiforme Julie Rens (aka Rains), en congé temporaire de son projet Juicy, qu'elle partage avec Sacha Vovk, et la magicienne des mots et des mélodies Coraline Gaye, qui s'apprête à sortir un disque sous son vrai nom, après une premier galop très remarqué sous le titre Brèche de Roland. C'est dire que ces deux-là, qui expérimentent des premières fois, ont des choses à (se) raconter. »

C'est ainsi que nous est présenté le premier épisode de ce nouveau podcast signé Jean-Marc Panis sur Jam (RTBF). Le principe est simple, toujours le même : deux artistes belges issus de univers différents se retrouvent pour la première fois ensemble, dans "un lieu de vie", face au micro. Le 1<sup>er</sup> août dernier, c'est une de ces rencontres, "intergénérationnelle" pour le coup, qui s'est ainsi déroulée sur la terrasse du Botanique à Bruxelles, entre Sharko et Lovelace (qui vivait alors son premier été de festivals). Résultat : une petite quarantaine de minutes très "live", façon interview croisée pas formatée et discussion à bâtons rompus (des « discussions qui partent là où le vent les emmène » dicit la présentation du podcast). Sûr : on a ici de quoi découvrir les intervenant-es un peu plus en profondeur ! Sharko et Lovelace, en l'occurrence, évoquent leur rapport à la scène et au public, parlent d'authenticité, du corps et de l'image, d'humour et de second degré, mais aussi d'Ed Sheeran, d'astrologie et même d'une chaussure-marionnette ! Le tout entrecoupé, bien entendu, d'extraits musicaux sur lesquels ils réagissent l'un et l'autre.

« Disons que la commande vient à la base du "patron" de Jam, qui voulait associer un (ou une) artiste installé-e à un (ou une) artiste

émergent-e, nous explique Jean-Marc Panis. Mais son idée, genre "Iliona avec Angèle" s'est vite transformée en "on te fait confiance, trouve des gens !". Donc, le casting, c'est moi. Avec les contraintes d'agenda des artistes et le fait de réussir à les convaincre de "perdre" une heure de leur temps, généralement hors période promo. Et je suis super content du résultat. Je leur en suis très, mais alors très, reconnaissant ! »

On l'aura compris, ces duos inédits, c'est bien sûr une manière de montrer la diversité de la scène belge, « de la pop aérienne d'Alice on the roof au jazz légendaire de Guy Cabay ». Peut-on imaginer qu'un jour, l'une ou l'autre de ces rencontres aboutisse à un duo, musical celui-là ? Un featuring, ce genre de chose ? « Bonne question, répond Jean-Marc Panis. On ne m'a rien dit en tout cas. Ce qui est sûr, c'est que j'ai senti une connivence forte entre Lovelace et Sharko, ou Coraline Gaye et Julie Rains... Quant à Louise Barreau, elle a repris un morceau de Nicolas Michaux. Mais ce serait cool, ceci dit. » Effectivement !

## • Les rencontres

1. **Julio Rains & Coraline Gago**
2. **Alice on the roof & Benni**
3. **Sharko & Lovelace**
4. **Uwase & Judith Kiddo**
5. **Aurólio Muller & Fordi**
6. **Sarah Boom & Aprilo**
7. **Carl Roosens & Guy Cabag**
8. **Primero & Eugène**

9. **Oborbaum & Antoine Wielemans**
10. **Louise Barreau & Nicolas Michaux**

• **En pratique**  
L'ensemble des épisodes est disponible sur Auvio.



© JAZZ STATION

# Prochain arrêt à la Jazz Station !

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Sur la chaussée de Louvain à Saint-Josse, c'est l'un des clubs réputés pour un programme de qualité, et ce, depuis vingt ans. Mais la Jazz Station est, avant tout, un lieu d'accompagnement à la création musicale, le tout dans une situation financière devenue compliquée.

**L**e lieu est magnifique et, depuis vingt ans, plein de jolies musiques : telle est la Jazz Station, créée il y a deux décennies dans l'ancienne gare de Saint-Josse, en Région bruxelloise. Aujourd'hui, il s'y donne des concerts de jazz, des musicien·nes viennent y travailler, répéter, enregistrer, et le public peut y voir des expositions ou consulter des documents : « *L'idée est celle d'un lieu vivant en soirée mais aussi en journée* », explique Kosta Pace, directeur depuis dix ans.

Construite en 1884, elle s'appelle "gare de la chaussée de Louvain" et "station Leuvensesteenweg", tel que gravé sur sa façade. De style néo-Renaissance flamande, comme les hôtels de ville de Schaerbeek et d'Anderlecht, le lieu n'est plus utilisé comme halte depuis un peu plus d'un siècle, 1924 précisément. Remarquable, son architecture lui vaut d'être classé, donc préservé des appétits immobiliers, depuis 1996.

## La bonne idée

Mais quelle bonne idée a eue Jean Demannez de créer cette Jazz Station en 2005 ! Bourgmestre de 1999 à 2012, lui-même passionné de jazz et batteur, on lui doit le festival Saint-Jazz-Ten-Noode, lancé vingt ans auparavant, en 1985. Au départ, Jean Demannez souhaitait réaffecter les lieux de la chaussée de Louvain en musée de jazz, comme un pendant de la Maison du Jazz à Liège.

Mais, très vite, il est apparu que la configuration de ces lieux pré-

taît à de multiples activités, dont des concerts bien entendu. « *C'est devenu un lieu de diffusion et d'accueil en résidence*, explique Kostia Pace. *Les musiciens peuvent venir la journée pour répéter ou enregistrer, le tout gratuitement.* »

En réalité, la salle principale de la Jazz Station est ouverte aux projets jazz pour y travailler avant d'aller en studio, partir en tournée ou enregistrer une démo pour un projet naissant : « *Nous avons un équipement d'enregistrement professionnel et notre équipe technique est là pour les accompagner.* »

## Brassage de public

À la Jazz Station, on donne aussi des cours de chant ou de danse swing. Au rythme de trois ou quatre par an, les expositions de peintures, dessins ou photos sont là pour « *mettre en valeur le patrimoine artistique lié à la musique* », dit Kostia Pace. En même temps, ces expos, outre donner de l'animation, « *permettent de renouveler notre public qui découvre le lieu.* »

Pour s'occuper de tout cela, quand Kostia Pace est arrivé, il y a treize ans, « *nous étions trois dans l'équipe ; tout le monde faisait un peu tout, bar, accueil des artistes, administration.* » Lui qui avait une expérience de régie de cinéma, « *c'était un peu la même chose, mais dans une salle.* » Aujourd'hui, ils sont six, trois temps plein, trois mi-temps, auxquels s'ajoute Yannick Carreyn, « *là depuis vingt ans, aujourd'hui pensionné, présent comme bénévole.* »



Tout n'est pas rose pour autant. Concernant l'ancienne gare de la chaussée de Louvain-Leuvensesteenweg, l'asbl Jazz Station a une convention de location avec la commune de Saint-Josse qui, elle-même, a un bail avec la SNCB, ou plus exactement Infrabel, la branche infrastructures qui gère les bâtiments.

### Allô, la Région bruxelloise ?

Selon son directeur, les revenus de l'asbl se répartissent en 55% de recettes propres et 45% de subsides. Parmi ces rentrées propres, il faut compter la billetterie, le bar et la location des espaces. Outre un contrat-programme avec la Fédération Wallonie-Bruxelles, l'entreprise reçoit des subsides de la COCOF, Commission communautaire française, ainsi qu'une « petite aide » de la commune.

Il y avait bien également une aide financière de la Région Bruxelles-Capitale mais, entre-temps, celle-ci est devenue hypothétique. « Comme énormément de structures bruxelloises, nous sommes en grande difficulté financière », concède Kostia Pace, pour qui il est désormais question de « réduire les coûts sur les deux prochaines années » mais également de « faire appel aux dons, aux aides privées, fondations, etc. ».

« Ce qui est en grand danger, ce sont nos activités associatives, qui ne génèrent pas de revenus, tout ce qui est soutien à la création », soit le principe même de la Jazz Station. « Le club, reconnu aux niveaux national et international, c'est un plus, la cerise sur le gâteau », mais pas

l'essentiel. « Les concerts marchent bien, on pourrait ne faire que ça », mais tel n'est pas le but. « Le travail de fond, de soutien, c'est le cœur de ce que l'on fait, le plus important pour nous », estime Kostia Pace.

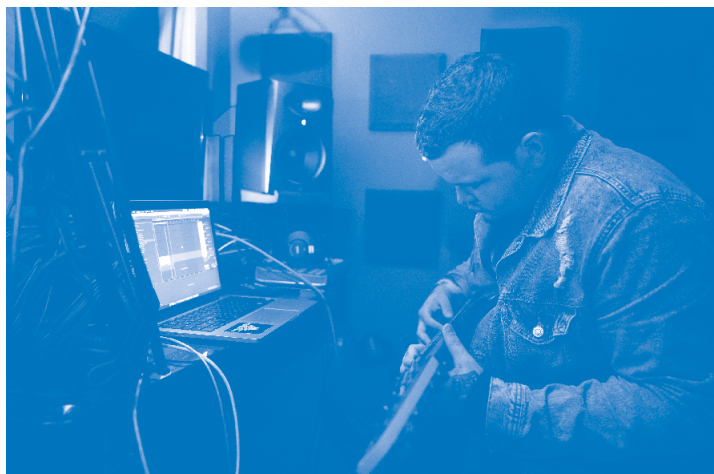
### Internationalisation

La Jazz Station détient également « une énorme collection » de disques vinyles – quelque 5.500 références –, et de magazines qui remontent aux années 1920. Personne pour véritablement gérer ça mais les collections sont utilisées de façon sporadique pour la recherche, pour des étudiant-es, des journalistes...

Outre Les Lundis d'Hortense, association des jazzmen et women belges, la Jazz Station abrite le label Hypnote Records. Sans que ce soit sous un même toit associatif, elle accueille également et ce, depuis vingt ans, le Jazz Station Big Band, pour un concert tous les premiers jeudis du mois, sous la direction du saxophoniste Stéphane Mercier.

Une fois passé le cap financier difficile, Kostia Pace souhaiterait voir se développer, dans les prochaines années, les coopérations entre salles du Benelux, avec résidences croisées, échanges d'artistes, etc. Le programme Propulsion consiste, lui, à accompagner des jeunes musicien-nés belges, luxembourgeois, français et suisses : un an de suivi, une formation professionnelle comprenant droit et communication, mentorat, etc. « Et j'aimerais que cela se développe avec une équipe toujours aussi dynamique et à l'écoute de ce qui se passe dans l'actualité du jazz ».

# Finir un disque,



# l'art de dire stop

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Dans le secteur musical, le processus de finalisation d'un disque est parfois un chemin semé d'embûches : entre l'exigence de perfection, les milliers de détails techniques à peaufiner et la liberté offerte par les home studios, la ligne d'arrivée peut sembler lointaine, voire inaccessible. Comment savoir quand un EP ou un album est vraiment terminé ? Quel est l'impact de la démocratisation des outils de production sur cette quête de la perfection ? Comment les contraintes budgétaires, les délais imposés par l'industrie et la vie quotidienne influencent-elles le processus créatif ? Défis, réflexions et prises de recul.

### Deadlines, contraintes temporelles et budgétaires

«Au moment de clôturer un projet, il y a quelque chose qui échappe complètement à notre volonté ou à notre libre arbitre ; j'ai l'impression qu'on se fixe toujours des deadlines pour sortir notre musique à tel ou tel moment», souligne Julie Rens, moitié du duo bruxellois (en pause) Juicy et pilote de son projet solo, Julie Rains. Entre les échéances fixées pour la promo et la planification anticipée d'une release party, le rythme de la création est jalonné par des balises propres au milieu. «Quand une date de sortie est bloquée – parfois un an à l'avance –, la contrainte devient très concrète : il faut que ce soit terminé pour ce jour-là (...) J'ai l'impression que ça a beaucoup influencé mon travail, que ce soit avec Sasha dans Juicy ou sur mon projet solo : il faut que ça soit prêt à temps», nous confie-t-elle, avant de poursuivre : «J'aimerais tellement écrire et vivre la musique sans deadline. Que tout soit prêt sans qu'il y ait de date de release derrière. Mais je me rends compte que c'est impossible : il faut que les dates s'enchaînent, il faut faire rentrer de l'argent vu qu'on en fait sortir. Toutes ces dernières années, ça a été ça : il fallait jouer pour avoir de l'argent, mais le temps que tu joues, tu dois prévoir des choses pour la suite. C'est un engrenage qui est difficile. J'aimerais pouvoir tester d'autres modèles mais je pense que le dispositif économique dans lequel on est ne permet pas du tout ça. Même de pouvoir revenir sur des mixes, revenir sur des enregistrements, ce n'est juste pas possible».

Le compositeur Pierre Slinckx entretient, lui aussi, un rapport étriqué avec les échéances : «Les deadlines, c'est vrai que c'est mystérieux : il m'est déjà arrivé de remuer ciel et terre pour finir un projet pour un concert. J'avais simplement une date et, pour cette date, je devais avoir fini de composer, de répéter avec les musiciens, etc. (...) Peut-être que si on n'avait pas eu cette date, on aurait traîné, on n'aurait pas eu l'énergie nécessaire pour finir ce projet. Parfois c'est vraiment presque symbolique».

### Home studios et accès infini aux outils de production : quand l'efficacité se heurte au perfectionnisme

«Je pense qu'il y a toujours moyen de tout remettre en question, note Grégory Noël, directeur du label EXAG' Records. Le fait de pouvoir tout faire soi-même, chez soi, rend les choses encore plus compliquées par rapport à cette temporalité de "quand est-ce que l'album est terminé"», ajoute-t-il, faisant référence aux fameux home studios. Il a vu juste : grâce aux outils de production ultra démocratisés, on peut toujours faire "un peu plus", ce qui rallonge parfois les délais. «D'un autre côté, j'ai l'impression qu'il y a plusieurs groupes qui remettent ça en question. Ils ont cette accessibilité mais ils ont envie de réessayer d'entrer dans un studio pour enregistrer. Parce que le studio, ça coûte et donc ça définit un temps de rec bien précis. En plus de ça, on remarque également le retour du producteur : quelqu'un qui a une oreille externe au projet et qui va pouvoir venir aiguiller, diriger certains morceaux pendant la session d'enregistrement, que ce soit au niveau de l'intention, au niveau de la rythmique, etc. J'ai l'impression qu'il y a pas mal de musiciens qui peuvent se raccrocher à ça et avoir recours à ce genre de personnes pour justement les réorienter dans cet espace d'énorme flou», nuance-t-il.

Julie, elle, n'écrit jamais chez elle : «J'ai toujours écrit en dehors de mon quotidien. Avec Sasha, on partait une semaine dans la Drôme, à la mer, à la campagne. Pour mon EP solo, j'ai fait pareil à la Volta, à Bruxelles. Mettre la création dans un rythme, ça m'aide : on croit qu'il faut être inspiré pour écrire mais il suffit de se mettre au travail et de capturer toutes les idées, même sur un dictaphone. L'efficacité pure, comme en studio, n'existe pas : la créativité, ce n'est pas un geste divin, c'est un travail quotidien et organisé, avec des outils et des ressources prêtes à être utilisées».

### Faire avec moins : baliser la création pour mieux anticiper la fin

«Moi, je me mets des limites très fortes dès le début du processus de création», explique Pierre. Mêlant partitions, instruments acoustiques amplifiés et musique électronique, son approche est à la fois encadrée et expérimentale : «Dans ce que je fais, la partie technolo-

gique ne concerne que la partie électronique (...) Pour ceci, je me mets un cadre assez rigide dès le début, puisque je n'utilise pas de plug-ins commerciaux, ou très peu. J'utilise de la reverb et de la compression mais pour le reste, je conçois tout moi-même avec Max/MSP» (un logiciel musical, - ndr).

Véritable langage de programmation, cet outil lui permet de fabriquer des synthétiseurs à partir de rien : «C'est un vrai travail de geek», nous confie-t-il en se marrant, avant de continuer : «C'est un outil avec lequel tu peux potentiellement réinventer la poudre : si tu travailles avec Ableton, t'as plein de plug-ins, tu peux faire des trucs potentiellement mille fois plus puissants que ce que tu ferais, toi, sur Max/MSP. Mais c'est justement ça qui me plaît, le fait de partir d'une page blanche. Ne pas dépendre d'une interface qui a été conçue par des gens qui imaginent notre musique. Moi, je conçois ma propre interface en fonction de l'idée musicale que j'ai pour un projet. Du coup, je finis avec des outils qui sont beaucoup moins sophistiqués que des plug-ins qui existent déjà. Mais c'est ma contrainte : c'est du DIY technologique». Il décrit la sensation finale avant la clôture : «Étrangement, quand j'approche de la fin, je sens une sorte d'accélération finale. Au début d'un projet, tout est très lent : tu cherches, tu tâtonnes. Quand ça commence à cliquer, alors tout s'accélère (...) Dans ce moment-là, il y a quelque chose qui est de l'ordre de l'évidence. Ça m'arrive... mais assez tard dans le processus. L'essence est là.»

### Grégory Noël – EXAG' Records

«Je pense qu'il y a toujours moyen de tout remettre en question.»

### Prise de confiance et résilience

En repensant aux périodes de rush avant la clôture de ses projets, Julie nous confie – en se marrant un peu – qu'elle «s'est évidemment déjà sentie frustrée», mais qu'elle «oublie vite». Avec les années, elle a appris à relativiser : «Je suis un peu en mode "j'ai confiance, ça va aller". Sur l'EP, il y avait un morceau où je détestais ma voix. J'avais envie de refaire les prises et puis, à un moment, j'ai dû aller chercher un endroit de résilience et me dire : "En fait, c'est comme ça. Tant pis"». Aujourd'hui, elle revendique une forme de lâcher-prise : «Il faut se rappeler qu'on ne va pas marquer l'histoire. Ces derniers temps, ça m'a fait beaucoup de bien de prendre du recul : nos métiers nous plongent dans une urgence constante, presque une dévotion – il faut que ça sorte, il faut que j'exprime quelque chose. Mais en réalité, rien ne va mal. Je vais simplement sortir mes chansons, comme tant d'autres».

Un point de vue que partage le batteur Antoine Pierre alias VAAGUE : «Pour mon deuxième album, j'ai eu beaucoup de doutes. J'avais une date de remise des masters. On avait beaucoup écrit, tout enregistré en studio et c'est après coup que je me suis rendu compte que certains morceaux ne fonctionnaient pas. J'avais gardé un laps de temps avant la remise, justement pour être sûr. Mais le jour où c'est parti, j'ai eu un pic de stress : est-ce que j'ai fait une erreur ? Et puis quand tu vois ton WeTransfer envoyé, tu te dis : "Bon, voilà. What's next ?". Ce n'est pas une bombe, personne ne va en mourir. Tu n'es pas chirurgien, la vie de personne n'en dépend. Et tu n'es jamais à l'abri d'un succès, comme dirait l'autre. Il faut se faire confiance !». Alea jacta est !

# 180° Le sursaut



## de la musique jeune public

DOSSIER : LOUISE HERMANT

On en parle peu... et pourtant. Le milieu de la chanson et de la musique jeune public se montre plus dynamique que jamais. Les artistes qui s'y consacrent y trouvent à la fois le plaisir du partage avec les enfants, des défis artistiques stimulants et l'opportunité de multiplier les concerts. Après des années d'isolement, plusieurs figures du milieu veulent se fédérer pour davantage faire entendre leurs voix.

Tout ne s'est pas déroulé comme il l'avait imaginé. Pendant une quinzaine d'années, il tente de se frayer un chemin dans le paysage musical francophone, défendant une musique à la croisée de la pop, du rock et du folk. Plusieurs EP voient le jour, les participations aux tremplins se multiplient, quelques dates dans des petites salles viennent ponctuer son parcours. Mais le projet ne parvient pas à décoller. Faute de relais, d'intérêt suffisant ou d'espace dans un marché saturé par la concurrence, il aurait pu rejoindre le cimetière des tentatives artistiques avortées. Mais Nicolas Van Overstaeten parvient à trouver un second élan, sous une forme qu'il n'avait sans doute pas envisagée. Pendant le confinement de 2020, le guitariste occupe le temps en écrivant des chansons pour son fils de quatre ans. Chansons qu'il partage par la suite sur les réseaux sociaux. Porté par les nombreux commentaires positifs, l'artiste originaire de Genappe fait appel à ses camarades musiciens pour proposer le projet le plus qualitatif possible. *« C'est un peu arrivé par hasard mais j'ai remarqué très vite que ça m'éclatait bien. Je n'avais pas du tout envie de refaire marche arrière dans la chanson pop francophone pour adultes. »*

Nicolas V.O. s'est transformé en Monsieur Nicolas, une figure désormais bien connue de la chanson jeune public chez nous. Sur les plateformes de streaming, nombreuses de ses chansons dépassent les 100.000 écoutes. C'est environ 100 fois plus qu'auparavant. En quatre ans, il a déjà enchaîné plus de 400 dates. *« Je ne serais jamais arrivé à ce niveau-là avec mon ancien projet, reconnaît-il. J'aurais peut-être fini par faire le même nombre de concerts... mais en 20 ans. »* Le 31 mai prochain, il sera à l'affiche du Cirque Royal, devant 2.000 spectateurs. *« C'est un peu un rêve que je réalise. Je ne pensais pas du tout un jour faire ça. »* Son troisième album, *Tête en l'air*, verra également le jour au printemps.

### Un important volume de représentations

Pour Monsieur Nicolas, ce succès inattendu tient aussi à la configuration même du secteur. Moins concurrentiel que celui de la pop francophone, le champ des musiques jeune public offre davantage d'opportunités, notamment grâce aux tournées scolaires, qui permettent d'augmenter considérablement le volume de représentations. Parmi les trajectoires ayant réussi ce passage du répertoire tout public à la création destinée au jeune public, Samir Barris s'impose également comme une référence. Avec Ici Baba, son duo avec Catherine De Biasio, il affiche plus de 1.500 spectacles au compteur en une dizaine d'années. Un chiffre colossal. Lui aussi se montre plutôt conscient du fait qu'il n'aurait probablement pas eu la même expérience en solo.

Tout commence pour lui sous l'impulsion des Jeunesses Musicales, qui l'embarquent dans une première tournée au sein des écoles secondaires. *« Je n'avais jamais envisagé le jeune public avant. Comme si c'était quelque chose qui n'existait pas, que ce n'était pas dans le champ des possibles »,* avance Samir Barris, qui avait auparavant publié trois albums solo et connu un petit succès sur la scène de la Fédération Wallonie-Bruxelles au cours des années 2000. *« Ce changement a été une vraie révélation. J'ai découvert un monde où tout était fluide et simple. On a commencé à m'appeler rapidement pour faire des concerts, les programmeurs se sont intéressés, la presse a consacré des articles au projet... Je venais d'un parcours où j'ai dû batailler en permanence pour obtenir des dates et de la médiatisation. Et là, d'un coup, tout s'est fait tout seul. J'ai tout de suite pris beaucoup de plaisir à évoluer dans ce milieu. J'ai trouvé ce monde professionnel plus simple, plus interpersonnel, où les échanges sont directs, sans jeux de pouvoir et avec moins d'ego. »* Samir Barris se montre aujourd'hui très actif dans le milieu : quatre albums et quatre spectacles avec Ici Baba mais aussi trois albums avec Le Ba Ya Trio, formule avec laquelle il propose un tour du monde en chansons, toujours à destination des enfants.

À côté de ça, il tente de continuer dans le tout public, mais avec plus de distance et moins de pression. Son dernier disque remonte d'ailleurs à 2018. *« J'aime bien jouer en solo mais je ne veux plus me battre pour le moindre bout de terrain conquis. »* Désormais, son

gagne-pain, c'est la chanson pour enfants. *« C'est quelque chose que je soigne. Et je ne m'en lasse pas : c'est une grande surprise. »* Samir Barris s'est vu offrir une carte blanche en mars à la Maison Qui Chante, lieu de résidence et de diffusion consacré à la chanson jeune public à Bruxelles, dans le cadre du Kidzik, pour l'édition printemps. Lancé en 2009, le festival est né du constat que la musique jeune public souffrait d'un manque de visibilité en Belgique francophone. Les événements qui lui sont entièrement consacrés restent rares. Le Kidzik continue de faire exception, aux côtés de l'initiative annuelle portée par la Fédération Wallonie-Bruxelles, La Vitrine Chanson et Musique Jeune Public, destinée à promouvoir des spectacles pour enfants.

En été, le Kidzik prend ses quartiers à la Ferme du Bièreau, là où tout a commencé, et en mars, le festival investit une dizaine de lieux partenaires, des opérateurs culturels engagés dans la diffusion du jeune public. L'événement tient à proposer de la musique sous toutes ses formes et dans tous les styles. Du classique au jazz, du rock à la pop, de la chanson pour enfants aux formes plus hybrides. De nombreux ateliers sont également proposés. Pour les organisateurs, le secteur se distingue par son dynamisme, traversé par une recherche constante et une exigence de qualité dans les contenus proposés aux enfants.

### Dépassez les visions réductrices

*« Il y a toujours plusieurs niveaux de lecture. C'est un univers tellement inventif qu'il y a toujours quelque chose à prendre. Il y a aussi un côté magique où ça parle presque à son enfant intérieur. Les décors, les costumes, l'interprétation : ça vient toucher quelque chose en nous, s'enthousiasme Héloïse Copin, coordinatrice du festival. C'est aussi un vrai moment de partage entre parents et enfants. »* C'est cette richesse que le festival entend mettre en lumière. Car la musique jeune public reste parfois prisonnière de représentations réductrices : on va l'imaginer simpliste, édulcorée, trop scolaire ou dénuée de profondeur. Monsieur Nicolas fait notamment attention à ne jamais infantiliser son public. *« Je ne prends pas de voix spéciale pour leur parler. Je fais des personnages mais j'utilise du vocabulaire normal. Il se peut que les enfants ne comprennent pas certains mots et doivent demander à leurs parents par la suite, mais je préfère ça. »*

André Borbé, auteur-compositeur actif depuis déjà 30 ans dans le milieu, se bat également contre ces idées reçues. Ses chansons restent des propositions artistiques avant tout, mêlant exigence d'écriture, poésie et compositions soignées. L'artiste liégeois qui va bientôt présenter son nouveau spectacle, *Le roi sans voix* avec l'Opéra Royal de Wallonie-Liège, ne veut pas transformer ses spectacles en supports pédagogiques ou outils didactiques. *« Je préfère me laisser guider par mes émotions et mes ressentis du moment. Écrire à l'inspiration. Le grand public a tendance à se dire que les chansons pour enfants, c'est du sous-spectacle. Mais ce n'est pas du tout le cas »,* plaide-t-il. Selon lui, le problème tient en partie au manque de visibilité dont souffrent les créations jeune public dans l'espace médiatique. *« On ne parle jamais de nous dans la presse. On ne nous voit pas à la télévision. On ne nous entend pas à la radio. Les gens ont l'impression qu'on n'existe pas ou que nous ne sommes pas à la hauteur pour exister médiatiquement. C'est un peu frustrant »,* déplore André Borbé.

Pour Samir Barris, cette exposition n'est pas indispensable. *« C'est l'un des grands confort du jeune public : on peut se construire sans les médias, avec le bouche-à-oreille. »* Le musicien nuance toutefois : si l'on considère la place réelle de ce secteur dans la vie culturelle, ne serait-ce qu'en termes de volume de concerts, ce manque de visibilité interroge. *« La musique jeune public constitue une part très importante des représentations et des lieux de rencontre. Les médias s'intéressent davantage à ce qui concerne les adultes qu'aux enfants. Pourtant, c'est un espace d'expression extrêmement vivant et actif. »* Il rappelle également que les frontières entre les publics sont plus poreuses que l'on ne se représente. Aux concerts d'Ici Baba, de nombreux parents accompagnent leurs enfants, et inversement, beaucoup d'enfants fréquentent aussi les concerts considérés "pour adultes".



ICI BABA ©BERNARD BABETTE

**« Un des grands confort du jeune public : on peut se construire sans les médias, avec le bouche-à-oreille. » Samir Barris**

### Une première porte vers la culture

Reste que le concert jeune public possède ses propres codes. Au Kidzik, par exemple, chaque spectacle débute par un mot d'introduction. « C'est une façon de contextualiser pour les enfants, pour qu'ils se rendent compte de "où ils sont", de ce qu'on fait. C'est important de les considérer vraiment comme des acteurs et actrices de leur expérimentation et développement culturel », assure Héloïse Copin. Aussi, la manière de s'adresser aux enfants diffère, comme le note André Borbé. « C'est un public qui n'a pas les conventions de politesse des adultes. Nous, même si on s'ennuie un peu, on va patienter et applaudir malgré tout. Les enfants ne font pas ça. Mais quand ils applaudissent, c'est très gratifiant : ils manifestent leur enthousiasme avec moins de retenue que les adultes. Ce n'est pas un public facile mais c'est un public généreux. »

Ces concerts offrent aux enfants une première ouverture vers la culture, un premier contact avec le monde du spectacle. L'impact est d'autant plus marqué quand ceux-ci se déroulent au sein des écoles, permettant de toucher tous les enfants, même ceux peu ou jamais confrontés à ce type d'événement. La Fédération des Jeunesses Musicales Wallonie-Bruxelles s'impose comme l'opérateur culturel principal quand il s'agit d'amener la musique auprès des jeunes oreilles. Chaque année, ils organisent 1.200 concerts scolaires, 200 concerts publics, 30.000 ateliers scolaires et 10.000 en extrascolaire. Leur démarche vise à éveiller les enfants à la musique et à défendre cette première porte d'entrée dans le spectacle vivant. « On sème des graines et souvent, cela suscite curiosité, vocations ou envies de poursuivre à l'académie », soutient Emmanuelle Soupart, directrice artistique.

Du côté des artistes, les Jeunesses Musicales offrent la possibilité de se produire très régulièrement, parfois plus de 100 concerts par an, tout en bénéficiant d'un accompagnement et de leur expertise. « Beaucoup d'artistes veulent aujourd'hui s'adresser au jeune public. C'est un secteur plus vivant que jamais. On ne fait qu'amplifier notre activité et le nombre de bénéficiaires. On s'inscrit dans un écosystème où il y a de plus en plus d'offres par rapport aux années précédentes, se réjouit Julien Beurms, directeur. Dans les écoles, l'arrivée du PECA, le Parcours d'Éducation Culturelle et Artistique mis en place depuis 2020, et les moyens alloués par le gouvernement ont créé une dynamique croissante au sein des établissements scolaires. Les demandes se multiplient : enseignants et directions sollicitent de plus en plus la venue de projets culturels et musicaux dans les classes. »

### Porter des revendications communes

Malgré cet engouement, certains défis restent à relever, notamment en matière de financement de la création jeune public. Les écarts entre les disciplines sont frappants, comme le souligne Thomas Prédour, programmateur de la Maison Qui Chante, l'unique lieu dédié à la création jeune public en Belgique, actif depuis 2017. « Dans le théâtre jeune public, un premier projet peut recevoir jusqu'à 30.000 euros, tandis qu'en chanson jeune public, la même première production obtient généralement entre 5.000 et 10.000 euros, alors que les critères d'évaluation sont tout aussi exigeants, dénonce-t-il. Dans la musique et la chanson jeune public, il n'y a souvent aucun représentant spécialisé du secteur dans les commissions, ce qui peut compliquer l'analyse des dossiers. En théâtre, il existe une commission spécifique pour le jeune public et une autre pour les adultes. Ce n'est pas le cas en musique et aucune enveloppe spécifique n'est réservée à la chanson jeune public. On a parfois l'impression d'être noyé parmi tous les projets adultes. »

Pour porter ces revendications, Thomas Prédour, l'auteur-compositeur Raphy Rafaël et Sophie van der Stegen, fondatrice du projet Artichoke (destiné à faire découvrir la musique classique aux enfants), viennent tout juste de lancer le Facir-ike, une sorte de sous-secteur au sein de la Facir, la fédération des Auteurs-ices, Compositeurs-ices et Interprètes Réuni-es qui se bat pour porter la voix du secteur auprès des politiques. « L'objectif est de structurer le dialogue entre toutes les personnes actives dans le secteur de la chanson et de la musique jeune public. On se raccroche à Facir avec l'objectif de demander de mieux soutenir la chanson et musique jeune public en Fédération Wallonie-Bruxelles. » Quelques semaines avant le lancement officiel, plus d'une trentaine d'artistes jeune public, de toutes les générations, ont déjà rejoint l'initiative.

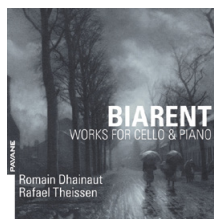
Pour Thomas Prédour, plusieurs facteurs expliquent que le secteur traverse actuellement une période d'émulation, après une période de grand creux. Il assure que la création de la Maison Qui Chante a joué un rôle clé : elle a permis au milieu de prendre conscience qu'il manquait un lieu fédérateur où de nombreux artistes peuvent se rencontrer, échanger et partager leurs réalités, sortant ainsi de l'isolement. Cette dynamique a contribué à raviver l'envie de se fédérer, comme cela avait été le cas une dizaine d'années plus tôt, après la dissolution de l'association Autre Chose pour Rêver, avec des objectifs communs et une volonté collective de promouvoir le monde de la musique jeune public. Thomas Prédour est convaincu : « Je crois que les années à venir vont mettre davantage en avant la chanson jeune public. »



## Henri Simon – Patrick Leterme

*Li R'vindje di l'Âbe – La Revanche de l'Arbre*  
Cypres

Le franc succès du spectacle composé par Patrick Leterme, *La Revanche de l'Arbre*, trouve aujourd'hui sa consécration dans un livre-CD. Inspiré du diptyque en wallon liégeois d'Henri Simon, *Li mwert di l'abe* (1909) et *Li r'vindje di l'abe* (1926), le pianiste et compositeur a créé une partition chorale et symphonique aux entrées multiples. Le spectacle est total. « C'est l'histoire, résume Leterme, d'un chêne séculaire que le propriétaire a décidé de faire abattre pour obtenir de l'argent. Cet arbre est une métaphore de la nature que l'on sacrifie sur l'autel de la rentabilité. Ce poème, qui date d'un siècle, ne parle évidemment pas d'écosystème ou de biodiversité. Mais il traduit un attachement au paysage, au terroir, à l'espace naturel avec lesquels on grandit. » Une œuvre qui se veut le miroir de notre époque et que le compositeur a conçue comme transversale et intergénérationnelle, avec tous les âges sur une scène. Sur le plan musical, même volonté de diversité, avec un orchestre symphonique, les jeunes de la Maîtrise de la Monnaie, le Chœur de chambre de Namur et même des tambours des Gilles de Binche. « Ce qui est aussi une façon, précise Leterme, de mêler les différentes couches sociales, bien réelles dans les différentes pratiques musicales. C'est d'ailleurs le texte qui veut cela. Il donne des lettres de noblesse littéraires à travers une langue populaire et une histoire de terroir et non pas, un concept philosophique abstrait. » L'occasion de redécouvrir toute la poésie, la finesse et l'humanité d'une langue autant que d'un texte oubliés. –SR

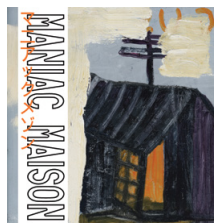


BIARENT  
*Works For Cello & Piano*

Romain Dhainaut ·  
Rafael Theissen

Pavane

Sauvées in extremis lors du déménagement de l'Institut Jules Destrée en 1979, les partitions d'Adolphe Biarent (1871–1916), compositeur carolo injustement oublié, comportent d'authentiques perles. Sa sonate pour violoncelle et piano, écrite peu avant son décès pendant la Grande Guerre, en est une. Elle mérite vraiment de figurer parmi les toutes grandes sonates pour violoncelle, comme le rappelle l'interprétation aussi passionnée que subtile qu'en livrent aujourd'hui Romain Dhainaut et Rafael Theissen. Classique par sa structure, originale par sa vitalité avec 41 changements de tempi, cette œuvre sombre entrouvre la porte à de rares instants de lumière, portés par un duo d'interprètes qui lui insufflent toute la désespérance romantique. Trois pièces pour piano seul, dont un allègre sonnet, complètent ce disque qui s'achève, en première gravure mondiale, par huit mélodies pour mezzo-soprano transcrites pour violoncelle et piano. Une émouvante découverte. –SR

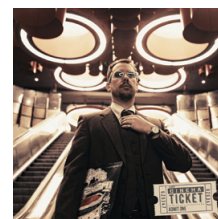


Maniac Maison

*Maniac Maison*

Humpty Dumpty Records

Le pianiste Casimir Liberski a toujours aimé brouiller les pistes, mélanger les influences et faire fi des étiquettes. Ensemble avec le guitariste Lucien Fraipont et la saxophoniste Shoko Igarashi, ils explorent de façon ludique et sans complexe des souvenirs d'enfance. Ils passent ainsi à la moulinette *Midi*, les musiques inspirées de séries, de jeux vidéo et d'électro-pop insouciant du début des années 80. Parmi les compositions aux mélodies sautillantes et aux paroles souvent absurdes, on décèle les parfums vintages du Yellow Magic Orchestra, de Telex ou peut-être encore des Sparks. Ressortez la tequila sunrise, les paillettes, les lumières kaléidoscopiques et trémoussez-vous sans tabou. Plaisir garanti. –JP

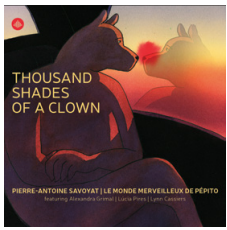


Le Seize

*Cinéma*

Cesarienne Rekordz

Producteur belge, pourvoyeur de l'ombre devenu voix à part entière, Le Seize signe avec *Cinéma* un projet bref mais chargé en intentions. Huit titres, seize minutes : le format est ramassé, presque frontal, à l'image de ce disque qui préfère l'impact à la démonstration. Connu pour ses collaborations avec La Smala, Exodarap, Caballero ou JeanJass, Le Seize cumule les casquettes : producteur, rappeur, ingénieur son, et choisit de ne pas commenter son œuvre, laissant la musique parler pour lui. Un projet qui se vit comme une succession de scènes, sans discours explicatif. *Cinéma* propose une esthétique old school, nourrie d'ego trip et d'autodérision, où Le Seize jongle entre références culturelles et punchlines désabusées. « *Le monde j'y comprends rien, c'est comme du David Lynch* » : la citation dit beaucoup de l'état d'esprit du disque, à la fois lucide et ironique, perdu dans un réel absurde qu'on regarde comme un film mal monté. Les références ciné structurent l'imaginaire du projet, sans tomber dans l'illustratif. Si *Cinéma* convainc par sa cohérence et son atmosphère, le projet s'écoute d'une traite, se termine vite, et donne parfois l'impression de s'arrêter juste au moment où il pourrait pleinement déployer son univers. Un film court, bien réalisé mais dont on aurait aimé prolonger la séance. Peut-être le début d'une belle saga. –CR



## Le Monde Merveilleux de Pépito

*Thousand Shades of a Clown*

Challenge Records

Installé à Bruxelles pour y étudier au Koninklijk Conservatorium, le trompettiste-bugliste français Pierre-Antoine Savoyat occupe très vite les scènes bruxelloises dans divers projets dont on retiendra surtout sa participation aux "Rhythm Hunters" de Stéphane Galland et de ses extensions. Pour son projet personnel, il s'est choisi un nom de groupe qui interroge : « *Pépito, c'est un surnom quand j'étais enfant* ». On y sent peut-être aussi un humour "à la Belge" que les titres des compositions ne confirment pas avec *My Sorrow*, *Silent Cry* ou *Keeping the Hope* : « *C'est la manière dont on les joue qui importe, il ne faut pas jouer la musique avec fatalisme. Tout pourrait aller mieux, c'est le message. C'est proche des racines du jazz qui a toujours été une musique de combat* ». Au quartet se sont joints trois invitées : la saxophoniste française Alexandra Grimal et Lynn Cassiers. Mais aussi la flûtiste Lucia Pires impressionnante d'aisance sur *Life Race* et *Epic Short Story* : « *Je l'ai rencontrée au Conservatoire flamand, elle joue aujourd'hui dans le projet Kanda de Stéphane Galland* ». On sent chez le trompettiste un souci de varier les climats et les couleurs, passant d'une tendre douceur au bugle sur *Solitude*, à des inspirations plus contemporaines sur *Keeping The Hope* ou *Life Race* emporté par la voix de Lynn Cassiers. Pierre-Antoine Savoyat s'affirme avec cet album comme un des musiciens à suivre sur la scène européenne. — **JPG**



## Massacrés Belges Vol. III

Compilation

Vingt ans plus tard, "ils" ont remis ça. "Ils"? Les cerveaux de deux compiles offertes, à l'époque, comme mini-catalogue des artistes trop bruyants et DIY pour figurer parmi les "Sacrés Belges" (les Jeronimo, Vincent Venet, Yel et autre Marc Morgan), mais qui n'en étaient pas moins actifs et créatifs pour autant. Cette troisième compile ? Deux disques, 22 groupes : du stoner, de la noise, de l'expé, du math rock et plus si affinités. C'est du lourd, entre les incontournables Giacomo Panarisi aka Giac Taylor aka Romano Nervoso mais aussi La Jungle, Warm Exit, Spout Big Space et Lou K... et puis les habitués que sont par exemple Dominique Van Cappellen-Waldock alias Baby Fire, Grégory Duby avec Sect ou encore Gil Kockelmans, cette fois batteur de Radiator Pirelmans. « *Comme sur la 1 et la 2, on a toujours un Flamoutche* », se marre Etienne "Gourou" Van Sevenant, l'un des deux compiles. « *Là, on a Vaag (du post-punk/no wave made in Gand et Courtrai, - ndlr) qui sont des anciens de Hitch, donc pas des débutants...* » Et de souligner : « *Tout ça sur une compile mieux foutue que les deux autres. Après tout, les groupes ont accès à des choses auxquelles les groupes d'il y a 20 ans n'avaient pas accès* ». Gâtez vos oreilles, ça dézingue ! — **DS**

La compilation sera distribuée gratuitement lors de chaque release party : le 28/3 au Rockerill, le 25/4 au Bolvôdère, le 23/5 à La Zona, le 19/6 au Magasin 4 et le 19/9 au Botanique. Aussi en streaming sur [mixcloud.com/runderground](https://mixcloud.com/runderground).

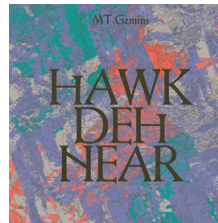


Barbara Wiernik

*Between Whispers*

Igloo Records

« *Explorer la voix comme espace de rencontre et de transformation* » est l'intention sur laquelle la chanteuse Barbara Wiernik mise en rassemblant sur *Between Whispers* des personnalités marquantes du jazz vocal : Elina Duni, Sofia Ribeiro, Veronika Harcsa et David Linx dont les voix fusionnent avec celle de Barbara sur le thème d'ouverture *A Symphony of Souls*. Partagés équitablement tant pour la voix que pour la composition, les titres semblent souvent écrits pour/par le/la partenaire de Barbara Wiernik. Ainsi la douce intimité de *Dance Beneath the Waves* avec Elina Duni, *Thinking Back* avec David Linx ou *Give this Song A Title* qui voit Veronika Harcsa retrouver le guitariste de ses débuts, Bálint Gyémánt. Petit bijou aux doux moments d'émotion, où textures et timbres s'entremêlent avec bonheur, *Between Whispers* est une fine perle à découvrir. — **JPG**



MT Gemini

*Hawk Deh Near*

Vlek

Explorateur des sons, producteur polymorphe, Yannick Franck se métamorphose au gré de ses pérégrinations musicales. Pour l'heure, il enfle ses habits de MT Gemini. Affublé de ce costume de super-héros, l'artiste redessine les frontières jamaïcaines en y intercalant des passages secrets, un sas de téléportation et quelques miroirs déformants. L'album *Hawk Deh Near* voit MT Gemini traverser les vapeurs reggae afin d'y moissonner de longues feuilles ska, rocksteady ou dancehall à couper et recoller à l'envi. Mutant et psychédélique à souhait, ce disque module les fréquences, contorsionne les sens et repense les mouvements. Sans oublier d'infuser ses créations électroniques d'une dimension chamanique. À l'instar de phénomènes comme The Bug, Djrum, Ghost Dubs ou le duo berlinois Rhythm & Sound, MT Gemini pénètre la matrice du royaume de la ganja pour en extraire des sons déments, totalement hallucinants. — **NA**

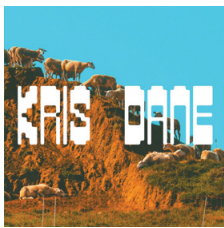


Mobilhome

*That Tough Tender*

Mokuhi Sonorities

Camille Alban-Spreng occupe l'espace musical avec une belle régularité : Odil depuis dix ans, Dear Uncle Lennie et le remarquable Sister Juniper dernièrement ou encore Limite déjà baigné de rock alternatif. Son nouveau projet Mobilhome, il vient déjà de le baptiser à l'AB mi-janvier et l'album reflète encore une fois tout l'imaginaire à la fois tourmenté et poétique du pianiste. Au trio composé du guitariste Vitja Pauwels, Lennart Heyndels à la basse électrique et Théo Lanau à la batterie, il adjoint la voix de Sam Comerford au sax-ténor. *Running Away from the Blaze* a un côté cartoon déjanté avec ses sonorités sèches et aigues de la guitare, le son décalé du sax et les sonorités en arrière-plan. On ressent un côté mathématique dans la pièce *Fushhh*, une impression de voix mystérieuses sur *Hiking in the Mountains After Escaping the Deadly Fire*, on flashe sur l'inspiration du guitariste Vija Pauwels, sur l'explosivité de Théo Lanau, sur le melting-pot d'influences qu'il décrit comme celles d'un « groupe de jazz avant-gardiste pour les amateurs de chants d'oiseaux » ! — **JPG**

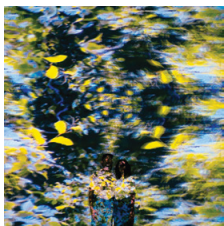


## Kris Dane

Kris Dane

Mongrel Brothers Entertainment/(PIAS)

« J'ai intitulé ce neuvième album *Kris Dane*, comme on le ferait pour un premier disque, car il représente pour moi un nouveau départ », explique l'éternel outsider de la chanson rock. Dès les premières notes de *Cherry*, ballade poignante qui questionne la vulnérabilité du sentiment amoureux, les repères sont pourtant là. Si le piano domine, on perçoit aussi le bois de la guitare sèche, les accents américains désormais indissociables de la voix de Kris et la profondeur de ses sentiments exacerbés. À peine remis de nos émotions, *Get It On* nous entraîne encore plus loin. Sur des territoires où se mêlent songwriting, caresses organiques et nappes ambiant. « J'avais une envie de paysages caressés par des synthés modulaires. Le disque a été enregistré à Londres avec le producteur et ingénieur du son Jamie Evans. Pour la première fois, j'ai collaboré avec mon frère aîné Wim (voir notre rubrique L'Anecdote), qui est passionné d'électro ». Faisant écho à la beauté dépouillée de *Rose of Jericho* (2014) et de *Levitate* (2021), les huit chansons de Kris Dane évoquent le Bruce Springsteen minimaliste de *Streets Of Philadelphia*, les productions de Daniel Lanois, voire les meilleurs moments de Ben Harper. Sur *Hourglass*, Kris Dane s'aventure dans le smooth jazz, alors qu'un titre comme *Beyond The Wall* nous ramène vers les grands espaces cinématographiques fantasmés il y a déjà vingt ans sur le cultissime *Songs Of Crime And Passion*. Guitare, voix écorchée, harmonica, chœur féminin... C'est du grand art. Excellente idée aussi de ne laisser aucun silence entre les plages. Le voyage n'en est que plus immersif. Merveilleux, tout simplement. **-LL**



## Chaton Laveur

Labyrinthe

EXAG' Records

« Il y a un an jour pour jour nous clôturons l'écriture du disque dans un véritable contre-la-montre. En tout début d'année, on franchissait la ligne d'arrivée en enregistrant l'album avec une équipe de rêve. » Et ce deuxième album du duo liégeois composé de Pierre Lechien (batterie, claviers, voix) et de Julie Odeurs (guitare, basse, voix), le voilà ! « Après trois singles. Contre-la-montre et sa partie vocale un peu à la Étienne Daho ; La source, "une chanson sur ta beauté intérieure" et Aventura, une chanson d'amour à partager avec "quelqu'un que vous aimez, quelqu'un qui vous manque, quelqu'un qui vous tient à cœur". » Né à l'époque du confinement, le tandem voyage toujours aujourd'hui entre pop et krautrock et nous dispense ces rythmes répétitifs, obsédants, dès l'intro (*In* et la dernière plage s'intitulant *Out* ferme la boucle), sans cacher ses influences (BEAK>, Stereolab, Broadcast ou Peter Kernel dont Julie a été l'ingénieure du son en tournée). Chez Chaton Laveur, on chante la plupart du temps en français : voix tantôt masculine, tantôt féminine, parfois même les deux se répondant (*Vertige*), éthérées, avec ce chouia de déclamation, avec quelques textes faussement naïfs ou enfantins (*Bonhomme de neige*). Ici et là apparaissent des accents un peu plus dreampop – façon Beach House (*La source*) –, et puis aussi un peu plus dark, voire new wave (la basse de *Fantasia*), complexifiant ainsi les atmosphères. Un disque immersif, en somme. **-DS**

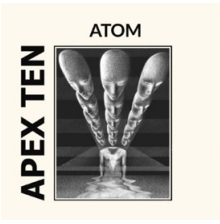


Gut Model

Hex on us!

EXAG' Records

Apparu en 2020 à la faveur d'une énième vague post-punk, Gut Model remanie drastiquement son plan de vol à l'heure d'embarquer à bord de l'appareil *Hex on us!*, nom donné à un deuxième essai foutraque et déviant, un brin dystopique et terriblement conscient des dangers qui pointent à l'horizon... Pour les quatre Montois exilés à Bruxelles, l'enregistrement d'un album ne s'improvise pas. Pour eux, mieux vaut prendre du temps que de raconter n'importe quoi. Entre réflexions de fond sur l'évolution des musiques traditionnelles, enjeux écologiques, études des révoltes paysannes et décryptage des dérives technologiques, Gut Model déplace le curseur de son art rock progressif pour y injecter une sensibilité socio-politique et quelques allusions à la théorie de l'effondrement. Conçu à Anderlecht, sous le toit du B.U.N.K., une ancienne manufacture de cassettes VHS reconvertie en studios d'enregistrement, *Hex on us!* colporte un groove asymétrique et des farandoles de guitares sinueuses qui, tour à tour, évoquent de lointaines accointances aux œuvres d'Arto Lindsay, d'Ariel Pink ou de Crack Cloud. Intègre, le quatuor accorde ses opinions à une approche musicale sans concession. À l'arrivée, Gut Model tire son épingle du jeu, tout en posant de vraies questions sur l'instrumentalisation de la nature, l'individualisation de nos sociétés ou la place de l'humain face à la montée en puissance de l'intelligence artificielle. Un fameux plan d'action. **-NA**

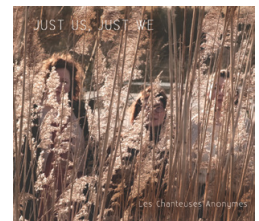


Apex Ten

Atom

Tonzonen Records

2 et ½ ans après *Aashray*, le trio liégeois remet le couvert avec *Atom*, enregistré live au Koko studio par Laurent Eyen (It It Anita, Cocaïne Piss...). Ce 6 titres prouve qu'Apex Ten est devenu une solide référence belge du stoner et du space rock. Masterisé par Tony Reed (Mos Generator), figure emblématique du desert rock, l'album est une succession de titres tantôt atmosphérique tantôt sous tension. *Ruthless* pur hymne stoner donne le ton, puis le chant éructe sur le très brut *Rot*. L'atmosphère devient plus planante avec *Mellow* quelque part entre Stone Roses et Ride. Puis le groove hypnotique de *Brainwasher* nous lave littéralement le cerveau. *LFO* ovni expérimental électro induit casse le rythme pour terminer en apothéose par *Argon*. En 35 minutes la boucle est bouclée mais on reparaitrait bien pour un tour ! **-JPL**



Les Chanteuses Anonymes

Just us, Just we

Mogno Music

Le trio Les Chanteuses Anonymes propose son deuxième album : *Just us, Just we*. Trois voix à cappella pour un album tout en légèreté et douceur qui revisite des standards comme *Summertime* ou *L.O.V.E.* et d'autres morceaux plus récents, avec des arrangements sur mesure. Leurs voix s'unissent, entre loop station, body-percussions et vocalises. Sur fond d'amour, le disque cultive un esprit proche des glee clubs : celui du partage, de la chaleur et du vivre-ensemble. Voyage musical cohérent pour les oreilles, l'album réussit à passer du 16<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle en une seule piste (*Just us, just we*, qui donne son nom à l'album, propose *Belle qui tiens ma vie* et s'enchaîne sur le standard des années 30 *Just you, just me*), et explore l'amour sous toutes ses formes, sans perdre le fil. Un disque frais et léger. **-VDS**

**Retrouvez la liste de toutes les sorties sur [larsonmag.be](http://larsonmag.be)**

# Jacques Duvall

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Parolier prolifique mais discret, celui qu'on surnomme affectueusement "l'expert en désespoir" traverse la pop depuis cinq décennies avec des rimes acides, des formules ironiques et un goût farouche pour la liberté. Portrait d'un artisan qui se réinvente encore avec *Plein Sommeil*, éloge orchestral de la fatigue concocté avec l'ami de toujours Benjamin Schoos.

« Le déclic pour l'écriture ?, s'interroge Jacques Duvall. Comme pour la musique, il est venu de manière précoce. J'ai passé les premières années de mon existence à Paris. À l'âge de 5 ans, mes parents m'inscrivent dans une classe préparatoire. L'institutrice nous demande une rédaction. Je sais déjà écrire et j'ai envie de raconter des histoires. Quand elle rend les copies, elle lance à toute la classe : "C'est une honte, celui qui se débrouille le mieux dans la langue française, c'est un petit Belge !" ».

Ce "petit Belge" ne s'appelle pas encore Jacques Duvall. C'est Eric Verwilghen. Il est né le 1er août 1952 à Schaerbeek. Son père est diplomate. D'origine danoise, sa mère a fait toutes ses études à Londres. « Après cette classe préparatoire qui éveille mon goût pour l'écriture, nous rentrons en Belgique. Mes parents m'envoient au collège Saint-Paul, chez les Jésuites, à Godinne. C'est là, sous la couverture, que j'écoute Radio Luxembourg. J'achète mes premiers 45 tours. Ma mère me traduit les chansons en anglais que je ne comprends pas. Puis, un jour, j'arrête de lui demander ce que signifie I Can't Control Myself des Troggs et je m'invente mon propre monde. La passion des mots, l'amour des 45 tours... Très naturellement, je commence à pondre des rimes et à créer des chansons. »

## Le goût de la reprise

Lio, Alain Chamfort, Jane Birkin, Bijou, Étienne Daho, Dani, Jeff Bodart, Marc Lavoine, Marka, Marie-France... Pour elles, pour eux, pour bien d'autres encore, Duvall a écrit des centaines de chansons. Le parolier est aussi passé derrière le micro. Dès 1983, il signe *Comme la romaine*, premier album solo devenu culte, produit par Marc Moulin et Dan Lacksmann, où il mélange compositions originales et adaptations décalées, comme ce *Ti Amo* d'Umberto Tozzi transformé en *Je te hais*. Sa longue et fructueuse collaboration avec le dandy pop Benjamin Schoos est aussi exemplaire : un binôme à géométrie variable qui met ses

talents au service d'autres interprètes – Marie-France, Mademoiselle Nineteen, Laetitia Sadier, Lio – se retrouve régulièrement sur leurs disques solo respectifs et lance le groupe Phantom, projet garage rock offrant une version frenchie fantasmée du Velvet Underground.

Avec *Plein Sommeil*, paru sur Freaksville ce 6 février, Duvall et Schoos franchissent une étape inédite. Pour la première fois, ils chantent ensemble. Porté par des cordes, du piano et la basse feutrée de Bertrand Burgalat, *Plein Sommeil* est une réaction poétique à la surchauffe du monde moderne. En onze chansons, dont quatre reprises, les deux complices déclinent toutes les nuances de la paresse sans jamais se donner le beau rôle. « Depuis *Banana Split* que j'ai écrit pour Lio en 1979, on m'interroge toujours sur la relation parolier/interprète. Pour moi, la relation entre le parolier et le compositeur est tout aussi importante. C'est celle que j'entretiens avec Benjamin depuis la création de son label Freaksville, il y a vingt ans. Face à quelqu'un qui n'est pas toi, tu peux être surpris. Si tu ne vois que le côté angoissant de collaborer avec une personne qui a une approche différente, ta vie artistique va être compliquée. Au contraire, si tu lâches prise, de très belles choses peuvent arriver. C'est comme un couple. Au départ, nous étions partis sur une chanson minimaliste à deux voix, pour voir ce que ça donnait. On a alors pensé à une face B. Puis on a ajouté une reprise qui tournait autour du même thème, sur le sommeil, et c'est devenu un EP avant de devenir cet album. Commercialement, on n'attend rien. *Plein Sommeil* est à contre-courant de tout. Mais curieusement, tout le monde s'y intéresse. Ça nous touche énormément. Pour la première fois, j'ai droit à une chronique dithyrambique et trois pages d'interview dans la bible Rock & Folk. C'est dingue, non ? »

## Bashung, le rendez-vous manqué

L'article de Rock & Folk, comme la notice Wikipedia qui lui est consacrée, présente *Banana Split* et ses 700.000 exemplaires de singles vendus



© FRANÇOIS MERCIER

Avec son comparse Benjamin Schoos, en plein bain.

comme le premier fait d'armes de Jacques Duvall. Ce n'est pas tout à fait exact. Deux ans plus tôt, en 1979, sous le pseudo Inger Asten (« le personnage d'une nouvelle gothique lue dans la collection Marabout Fantastique »), le jeune fan de punk signe *Little Sister* pour le groupe féminin américain The Runaways, emmené par Joan Jett. « J'étais fan des Runaways et de leur producteur Kim Fowley. Leur premier album m'avait pourtant déçu. Par bravade, j'ai dit à un pote que je pouvais faire en quelques minutes une meilleure chanson pour elles. On a parié et j'ai écrit *Little Sister*. J'ai envoyé le texte à l'adresse qui figurait au verso de la pochette de leur disque. Des mois plus tard, je reçois une lettre écrite à l'encre verte par Joan Jett: "J'ai bien aimé ta chanson. J'ai changé quelques trucs. *Little Sister* vient de sortir au Japon en single et ouvrira notre deuxième album *Queens Of Noise*". Rôleur comme j'étais, j'en ai voulu à Joan Jett d'avoir modifié mon texte. »

Un rendez-vous manqué dans son parcours ? « Alain Bashung, répond-il sans hésiter. Mauvais timing, sans doute. Il m'a appelé. J'étais fan. Bashung s'était mis en tête de créer pour les autres, Rachid Taha notamment. Mais à l'époque, je refusais qu'on touche à la moindre virgule de mes chansons. Bashung, lui, est du genre à tout chambouler. On a essayé quelques trucs mais rien n'est sorti. C'est comme ça... » Si ses succès à répétition avec Lio et Alain Chamfort (qui l'a choisi « pour remplacer Gainsbourg ») lui ont ouvert les portes du marché français, Jacques Duvall ne s'est jamais senti appartenir à la grande famille de la chanson hexagonale. « Je me souviens d'une grosse fiesta organisée à Bruxelles par la maison de disques de Lio pour la sortie de son premier album. Ils avaient loué un bus qui passait d'un bar à l'autre. À un moment, je me retrouve aux côtés d'Ellie et Jacno, qui formaient le couple le plus populaire de la nouvelle scène pop. Ils me demandent : "Alors Jacques, ça fait quoi d'être devenu professionnel ?". J'ai trouvé leur question vraiment bizarre, parce que je ne me sentais pas du

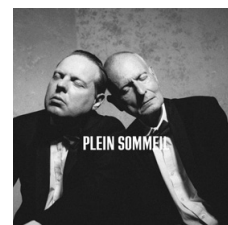
tout professionnel. Aujourd'hui encore, ce concept "parolier, c'est mon métier", ça me paraît hors de propos. Alors qu'en fait, oui, c'est ce qui me fait vivre... »

### Elvis plus quo Shakespoaro

L'anecdote en dit beaucoup sur son rapport à l'écriture. Jacques Duvall sacralise la chanson. Il vénère le format couplet/refrain. C'est son monde, son terrain de jeu et il ne souhaite pas chercher ailleurs. S'il a acheté son premier appartement bruxellois grâce aux droits générés par son hymne sulfureux à la banane, sa quête de la rime émouvante ou de la punchline ironique n'a jamais été guidée par des raisons mercantiles. « Journalistes, chanteurs, artistes, amis. Tous m'ont dit un jour : "je vais écrire un livre". J'ai l'impression que tout le monde veut écrire un bouquin. Moi, ça ne me dit rien. Mon truc, c'est une chanson de trois minutes. Une histoire accessible, simple, populaire, sans prise de tête ni effet parasite "pour faire le malin". J'entretiens un rapport quasi religieux avec les chansons pop et rock que j'ai découvertes gamin. C'est tellement magique. Shakespeare, à côté d'Elvis, de Suicide ou de JJ Cale, il est tout petit. Je sais que c'est sûrement débile de penser comme ça... Mais voilà. »

## Jacques Duvall & Benjamin Schoos Plein Sommeil

Freaksville Records





# Laurent Doumont

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

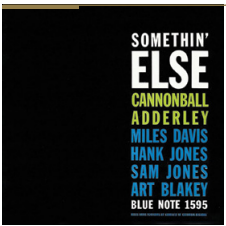
La parution de *Meanwhile*, sur Soul Embassy, est, pour lui comme pour nous, une excellente occasion de réviser ses classiques, dans un esprit Blue Note, assumé, époque hard bop. Pour le saxophoniste qu'est Laurent Doumont, ses pairs y occupent une place de choix, mais pas seulement.



John Scofield  
*Hand Jive*  
Blue Note (1994)

John Scofield avait influencé mon premier album. Le mélange saxophone-guitare m'a toujours intéressé, d'abord avec Patrick Deltenre, et avec Lorenzo Di Maio sur les trois derniers albums. Dans *Hand Jive*, album des années 90, avec le vétéran Eddie Harris au sax ténor, j'ai adoré le son de l'orgue de Larry Goldings en complément de la guitare de Scofield.

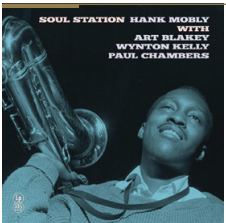
Sax, guitare et orgue, j'apprécie beaucoup ce type d'association. De John Scofield, je suis fan. Je l'ai vu plusieurs fois, en trio au 140 à Bruxelles, avec Überjam à New York, etc. Il a surtout une manière moderne et électrique de jouer le soul jazz. Un mélange un peu plus funky qu'Eddie Harris a initié et que j'ai repris depuis.



Cannonball Adderley  
*Somethin' Else*  
Blue Note (1958)

Avec Miles en invité ! Ce doit être l'une des dernières fois qu'il a fait ça. J'aurais pu citer *Kind of Blue* bien sûr mais c'est tellement particulier... *Somethin' Else* m'a influencé par l'écriture, notamment pour deux morceaux swing avec le trompettiste Olivier Bodson. J'aime écrire la mélodie claire, j'aime qu'elle ressemble à une chanson, comme un standard.

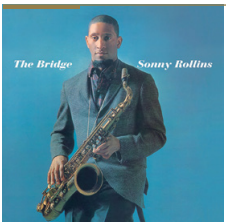
Le jeu d'échanges saxophone alto – trompette entre Cannonball et Miles est intéressant aussi. Parfois, c'est la trompette qui joue seule le thème. Plutôt que de jouer toujours à l'unisson, j'aime bien passer le relais à Olivier. Dans *Somethin' Else*, aucune note n'est inutile, tout est swing, tout est blues ; c'est vraiment un modèle absolu !



Hank Mobley  
*Soul Station*  
Blue Note (1960)

C'est un Blue Note de la même époque que *Somethin' Else*, avec une pochette bicolore inspirante. *Soul Station* est un disque quasi parfait. Hank Mobley n'est pas toujours le premier saxophoniste cité mais il a un discours mélodique incroyable. C'est un peu propre parfois et ça m'a servi de référence pour le son de *Meanwhile*, tout en donnant une touche plus moderne. Daniel Romeo est un ami qui a produit *Papa Soul Talkin'*, mon deuxième album.

En cours de mix, il nous a rappelé que, dans le son des vieux Blue Note, les instruments étaient bien placés : le soliste au centre, la batterie à droite avec la contrebasse à côté et un peu en avant... À l'écoute, on est vraiment face au groupe ! On a retravaillé la fin du mix en ce sens, avec cette manière de spatialisation du son. Et le discours de Hank Mobley est étonnant de clarté et de soul, avec un phrasé blues assez incroyable.



Sonny Rollins  
*The Bridge*  
RCA Victor (1962)

La formule de *The Bridge*, un quartette avec une guitare et sans piano, a été ma première idée pour *Meanwhile*. Comme John Scofield avec le saxophoniste Joe Lovano. *The Bridge* est le premier album de Sonny Rollins après la retraite durant laquelle il jouait seul sur le pont de Williamsburg à New York, d'où son nom. Là, il joue avec le grand guitariste Jim Hall mais on a quasi toujours l'impression qu'il joue en trio. Hall vient s'y adjoindre de temps à autre, discrètement, à côté de

Rollins qui fait vibrer le saxophone de partout. La guitare prend moins de place et est moins rythmique que le piano, ça fait un contraste magnifique. Sonny Rollins est l'un de mes plus grands héros du saxophone. Je l'ai vu une fois, à New York, lors d'un concert gratuit à côté du Lincoln Center. C'était comme une apparition. Il avait un son comme une maison. Le Rollins des années 50 et 60 est vraiment hallucinant, il est habité.



Image extraite du clip d'ESTL, Couleur Argent.



© DR

# Guillaume Vân Ngọc

TEXTE : PHILOMÈNE RAXHON

Guillaume Vân Ngọc a plus d'une corde à son arc. Employé du Studio des Variétés, musicien et photographe, il œuvre en tant que clippeur à ses rares heures perdues pour les liégeois de It It Anita ou encore la verviétoise ESTL. Un peu dans le rush mais jamais plus vite que la musique.

« J'ai tendance à être quelqu'un d'assez à l'arrache », admet au sujet de son approche des clips Guillaume Vân Ngọc. Si le jeune Eupenois a débuté en filmant la tournée du groupe Piano Club en 2017, son expérience de tournage la plus mémorable a eu lieu en 2020 pour réaliser le clip Cucaracha de It It Anita. « Je débute encore, et avec une caméra de merde, mais ce clip m'a apporté beaucoup de demandes par la suite. C'était le Covid, il ne fallait pas trop qu'on se fasse choper à plus de quatre. On a fait deux prises et demie pour un clip entier, se souvient-il, mais cette contrainte du temps a donné un effet un peu nerveux au clip. Je zoomais, je dézoomais pendant que les musiciens faisaient n'importe quoi. » Les clips de Guillaume Vân Ngọc voient le jour dans ce nuage de rush et de créativité, comme celui du titre Couleur Argent de la chanteuse ESTL, alias Estelle Pepinster, demi-finaliste de The Voice 2018. « Avec Estelle, j'étais tout seul pour filmer dans un centre culturel qui nous a ouvert ses portes le temps d'une journée. Au final, la vidéo est plutôt léchée et j'aime me dire aussi que s'il y a une petite rature, ça n'est pas grave, on la laisse ! » Le vidéaste peut compter sur ses réflexes de musicien – il participe aux projets de la chanteuse Cyelle et du groupe RICHARICHAR – pour mettre en images un morceau. « La connaissance du rythme me guide dans le montage, les codes vidéo sont dictés par le tempo, et je le ressens peut-être un peu plus que quelqu'un qui ne ferait pas du tout de musique. » À cet instinct s'ajoute un univers inspiré par le cinéma hongkongais du réalisateur Wong Kar-wai, les films du sud-coréen Bong Joon-ho ou de l'allemand Wim Wenders. « Je suis fan de la composition symétrique et d'un look de cinéma avec beaucoup de grain. » En décembre dernier, Guillaume Vân Ngọc a renoué avec les déjantés de It It Anita sur le clip du titre Cassowary. « En sachant que le groupe est assez révolté d'un point de vue politique, j'ai essayé de comprendre ce qu'ils voulaient dire avec ce morceau, raconte le réalisateur, il s'agissait vraiment de parler de mauvaises informations, de politiciens pourris et compagnie. » À l'issue d'une petite journée de tournage, un nouveau clip barré à base de kidnapping et de course effrénée dans la savane était né.



©GABRIEL PETTINICCHI

## Apex Ten

Ce qui saute aux oreilles avec Apex Ten, c'est l'influence de Kyuss ou de Meshuggah, sans oublier Hawkwind... mais pas que !

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

Chaque membre du trio a sa propre histoire musicale et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils ont des goûts musicaux très éclectiques. Pour Alexis Radelet, le batteur : ce sont les bases du « classic rock » et du stoner qui l'ont construit : « Très jeune j'écoutais les live de Led Zeppelin ou de Jefferson Airplane pour leur côté psyché. Puis en stoner, Operator : Generator avec un seul album Polar Fleet (sur le défunt label californien Man's Ruin Records). Actuellement, c'est le groupe plus doom, Yob, qui me met sur le popotin ». Le guitariste Benoît Velez est plutôt branché par l'univers noise/punk : « J'ai découvert le stoner sur le tard... Je suis plutôt punk belge comme La Jungle ou et la scène rock électro jazzy belge, Stuff, Echt! mais aussi le groupe Tukan. J'aime le côté dansant et groovy de cette musique, même si ça ne se ressent pas forcément dans mon jeu de gratte, il faut que les gens bougent la tête quand on joue ! ». Pour le bassiste et chanteur Brad Masaya (également pianiste), c'est la musique de Bach et de Mozart qui l'ont bercé : « Mais j'adore aussi le metal et notamment Meshuggah que j'écoute tous les jours. Mon chant a été influencé par Muse sur les premiers albums... J'ai grandi avec Slipknot, Rammstein, Manson mais aussi les belges de Millionaire... Mon jeu de basse n'est pas vraiment dans l'esprit stoner pur et c'est ça qui fait notre originalité ! ».

### Les coups de cœur du moment ?

Pour Brad Masaya, c'est le groupe australien Psychedelic Porn Crumpets et l'album *Carpe Diem*, *Moonman* sorti en 2025. Benoît Velez adule le groupe belge de doom oriental Wyatt E. et l'album *Zamāru ultu qereb ziqquratu Part 1*. Alexis écoute beaucoup le dernier album de Nick Cave and the Bad Seeds, *Wild God*, sorti en 2024. Enfin le trio est unanime sur le groupe turc Lalalar mélange de rock, new wave sombre, rythmes électroniques et samples folk anatoliens.



©ANDRÉA KLARIN

## Kris Dane

Éternel outsider à la discographie irréfutable, l'Anversois, installé désormais à Grez-Doiceau, publie son neuvième album solo : *Kris Dane*. Pour la première fois, dans un parcours entamé à l'aube des années nonante avec dEUS, il a travaillé avec son frère aîné Wim. Une collaboration « dans les étoiles » comme le chantait Bowie dans *Space Oddity*.

TEXTE : LUC LORFÈVRE

« Je viens d'une famille pour qui la musique faisait partie intégrante de l'éducation. Ce n'était pas une question de plaisir ou de hobby. Nous «devions» apprendre la musique. Comme mon frère aîné Wim, j'ai suivi dès l'âge de 7 ou 8 ans le circuit classique : solfège, académie, premier instrument... Nous n'avions pas le choix... et pleurer n'y changeait rien. Mais nous avons fini par prendre une revanche sur ces années d'apprentissage parfois douloureuses : ce bagage nous a permis de tracer notre propre chemin. Je me suis orienté vers le songwriting, le narratif, le pop/rock et la guitare. Wim, lui, s'est spécialisé dans l'électro. C'est un passionné de synthés, de machines, de claviers. Il a signé des productions dance, est parti en tournée avec Roger Hodgson de Supertramp... Un beau parcours.

Pour la première fois, nos chemins artistiques se croisent à l'occasion de ce nouvel album solo. Je souhaitais proposer un nouveau voyage avec d'autres nuances : introduire des synthés modulaires, travailler sur des sonorités basses et graves, mêler le bois de la guitare acoustique avec des paysages plus ambient. Très vite, j'ai su que j'allais travailler avec mon frère. Le disque a été enregistré à Londres avec le producteur et ingénieur du son Jamie Evans. Wim a endossé à sa manière le rôle du Major Tom créé par David Bowie dans *Space Oddity*. Quand nous avons terminé un morceau à Londres, on l'envoyait à Wim qui vit à Anvers. Jamie et moi, nous étions dans notre «tour de contrôle» (*allusion au Ground Control chanté par Bowie, - ndr*) de l'autre côté de la Manche, imaginant mon frère dans les étoiles. Ce n'est pas qu'une métaphore. Son home studio ressemble vraiment à une cabine spatiale. Il est enfermé là avec son casque, entouré de machines, d'écrans, de claviers. Au fichier audio qu'on lui transmettait, on ajoutait parfois un message codé, une information ou une instruction. On lui a même écrit un jour un message en morse.

Un ou deux jours plus tard, sa réponse arrivait : «Voilà, j'espère que ça vous plaira». Je n'avais jamais ressenti une telle connexion artistique avec lui. Mais même si ça n'avait pas été mon frère aîné, j'aurais fait appel à lui. Il était le meilleur choix pour m'aider à obtenir cette touche ambient sur mon disque. Humainement, cette collaboration m'a permis de mieux comprendre sa manière de fonctionner et, par ricochet, de me rapprocher de son univers. »



Le top 100 des titres belges les plus populaires de la semaine, basé sur les chiffres officiels de streaming et airplay en Belgique francophone. Découvrez des talents locaux dans tous les genres musicaux!

# Créez, pour le reste on gère.

éé. Vous les auteurs·es et nous la Sabam, on est tellement complémentaires. Pour vous faire exister sur la scène musicale, nous gérons vos droits avec soin, soutenons vos projets grâce à des bourses et récompensons votre créativité avec des prix. Ensemble, nous créons une synergie unique pour imaginer, innover et diffuser la culture. Ensemble, continuons à faire vivre la musique.

sabam.be

@sabamofficial

sabam

AMPLO  
Performing for creative people

www.amplo.be



Botanique  
Brussels

from May 14  
to May 31

# Les Nuits

Ino Casablanca   Folie's   Mura Masa  
Danny L Harle   shame   SUUNS  
Solann   Papooz   Flora Fishbach  
Liniker   Mari Froes  
The Garden   Model/Actriz  
Nubya Garcia   Smerz  
'Obsidian Dust' with Red Fang, Yob  
& many many more



info & tickets  
[LESNUITS.BE](http://LESNUITS.BE)

rtbf jam rtbf TIPiK



mousikue

La Libre

DH iSPORTS



sabam

be be.brussels

Wallonie - Bruxelles  
international.be

WBM

B X 1

PlayRight®

DeMorgen. HUMO

Radio1



BRUZZ

odc

visit.brussels

COLLECTO

Concept!



100-000